COMTE DE COLLOGNY

LES

AMOUREUSES

PREMIER VOLUME

1863 1870



15·9·7/6

COMTE DE COLLOGNY

LES

AMOUREUSES

PREMIER VOLUME

1863-1870



DEUXIEME EDITION

Ripamonti-Ottolini Editeurs

—

VENISE

A

Ma Lectrice

Femme à toi, fleur de demain,
Le récit du doux chemin
Chemin ou le coeur nous porte.
Un papillon voletant
A butiné, l'inconstant.
L'âme avait ouvert sa porte.

Changer, c'est là le destin,
Aimons! la fleur du matin
Est d'azur et Dieu l'apporte;
Nous avons si peu de temps
Aimons, le pollen s'épand
Et bien loin le vent l'emporte.

Ce livre est tout mon printemps,
Où sont les neiges d'antan?
Elles ont fondu — qu'importe!

Interlaken 1870

A ELLE!

T'aimer, souffrir par toi, c'est encore une joie,
T'adorer en pleurant lorsque l'âme se broie
Et t'implorer, lâche, à genoux.
Être heureux d'un regard, aller baiser ta trace,
Avoir le cœur brisé, puis te demander grâce
Heureux de mes tourments jaloux!

Vivre pour toi, vouloir mourir pour un sourire,
Faire un bonheur ardent du douloureux martyre,
Me laisser torturer par toi
Sans un soupir et sans un reproche, ô mon âme;
Heureux d'être brisé sous cette main de femme
Dont la cruauté fait ma loi.

Te demander pardon, chère, de ma souffrance,
Heureux de m'abaisser pour avoir l'espérance
Que ton orgueil est satisfait;
Être comme un enfant craintif et qui supplie
Et te montrer un cœur joyeux quand se plie
Sous les douleurs que tu m'as fait....

C'est là ma vie, hélas, et c'est tout ce que j'aime,
Je suis ton chien, ton serf, qui peut, douleur suprême,
Garder sa passion sans retour.
Et, puisque tu la veux, je bénis ma torture,
L'amour que j'ai pour toi, guérit, je te le jure,
La cruauté de ton amour!

Milan — 1870

A Madame OLGA W....

Permettez moi, Madame, de vous dédier ces vers. — Les placer sous votre doux nom, c'est leur assurer le succès. Que ne puis je dire qu'ils furent inspirés par vous ? — Hélas, Nadia n'est qu'une imagination du poëte — La comprendrez vous ainsi ?

de C

8 Octobre 1870

DON PANCHO

à Nadja

I.

La Reine du Lido, fleur de l'Adriatique
Qui mouille ses palais sous le flot cadencé,
Sommeille — et tout bruit meurt. Le Lion héraldique
Promène lentement son oeil mélancolique
Sur la cité des morts qui rève à son passé,
— La nuit met son manteau noir sur la basilique
De Saint Marc — On entend comme une voix mystique
C'est un couple amoureux sur le canal berçé.

Tout dort et tu demande aux Filles de Mémoire
Un récit — penches toi, mets ta main dans ma main,
Ecoute — on est bien là, dans ta gondole noire
Ma Nadja, mon amour — oublions le chemin
De la vie et revons, peut être que demain
Il nous faudra pleurer — Ah chère, il faut me croire,
Le sourire est si doux aux lèvres de carmin,
Souris donc aujourd'hui — veux tu? — voici l'histoire:

C'etait en Juin, l'été fleurissait les grands bois,
Tout souriait, germait dans l'ardente luxure
De ce mois de bonheur; Sous la chaude verdure
Qui parfumait l'éther, on entendait des voix
Et des gazouillements; c'était comme un murmure
Hymne montant au ciel — Fleurs, parfums, chants, nature
Tout respirait l'Amour; Ah tu le sais, parfois
On a besoin d'aimer — pourquoi pas, je te jure

Que la chose est divine et n'a rien d'étonnant:
Caprice où bien désir, folie ou loi stable,
Mets le nom que tu veux, le fait est adorable —
Tu souris — C'est donc vrai; Je sais que maintenant
On ne voit dans l'amour qu'un sot impertinent
Qu'un petit gueux tout nu qui mange à chaque table,
Qu'on a mis en prison tant il était genant
Et qu'on a tarifé dans ce temps misérable.

Je sais que Cupidon en a pris son parti
Qu'il flotte vaguement ce Juif Errant de l'âme
En offrant ses cinq sous auprès de chaque femme,
Qu'Eros, fils de Vénus, aujourd'hui perverti
Voit dans tous ses autels brûler l'encens infâme;
L'ombre en a survécu, mais le coeur est parti,
Nul ne le connait plus, pauvre Dieu polygame —
Je le sais — mais pourtant, Nadja, le coeur réclame

La chère loi d'amour. Est il lien plus doux,
Charme mystérieux, bonheur qui vous caresse
Que les deux bras de lait d'une belle maitresse,
Que l'adorable nom qu'on répète à genoux;
Ceux là seuls sont heureux, qui comprennent l'ivresse
D'un baiser, — dont le coeur gonflé par la jeunesse,
L'a senti palpiter d'une ardente tendresse,
Qui peuvent murmurer le mot: *Ia was lou blou!* (1)

II

C'était en Juin — la nuit venait — après l'orage
Les fleurs se redressaient envoyant leur parfum
Comme un bonsoir à Dieu; s'égrenant un par un
Les pleurs venant des cieux, ces perles du feuillage
Tombaient — Tout était pur et calme — Sur la plage
S'avançait lentement un cavalier — Je gage
Que tu sauras son nom; en tout cas, c'est quelqu'un
Que tu connais; il n'est ni trop blond, ni trop brun,

Mais mélé — C'est un fou qui parait tout semblable
A moi — C'est un garçon qui n'a pas son pareil
Pour se moquer des lois et rèver sans sommeil,
Un rimeur bâtissant des châteaux sur le sable,
Un insensé qui croit — attendant le réveil
Du coeur — Un Galilée auscultant l'insondable,
Un enfant triste et gai qui jette au grand soleil
Et sa bourse et sa vie, hélas un misérable,

(1) Je t'aime, en russe.

Un poëte — et je sais combien il a souffert;
Il m'a dit, ce rêveur, ses funestes années
Où, regardant passer ses heures condamnées,
A ce jeu du néant où qui gagne reperd
Il jouait tristement — et voyait les journées
Tomber une après une, comme les fleurs fanées
De sa jeunesse — Hélas, le coeur parfois ouvert
Se meurt, en ignorant les amours fortunées

Qui nous viennent des cieux — O Vénus Astarté
Toi qui donne à baiser tes fécondes mamelles
Et nourris de ton lait la pauvre humanité,
O Vénus, pourquoi donc, reine des Immortelles,
Par quel caprice étrange et quelle volupté,
As tu mis dans un coeur ces plaintes éternelles
Et ce levain d'amour et les larmes cruelles,
Pourquoi ce long désir, s'il n'est pas contenté ?

Aimer, bonheur divin, Aimer, ardent délire,
Sanglots des sens, soupirs, adorable martyre
Qu'on recherche — baisers où le coeur est blotti,
Hoquets de passion, spasme et doux sourire —
Amour ! souffle de Dieu, qu'il nous a réparti
Par toi l'on peut souffrir et l'on peut te maudire,
Mais qui n'est pas courbé sous ton sublime empire
A peut être vécu, mais il n'a rien senti !

Oui, celui qui n'a pas dans une nuit d'ivresse
Vu pencher près de lui la tète d'une enfant,
Qui n'a pas murmuré des mots dans sa tendresse,
Qui n'a pas mis son âme en un baiser brûlant
Où qui n'a pas souffert, pleuré dans sa détresse
Et qui n'a pas prié dans son abaissement —
Celui la n'est pas homme et, mieux vaut le tourment,
Mieux vaut le mal d'amour que sa froide sagesse.

III

Je reviens s'il te plait à mon humble réçit:
— Don Pancho fut le nom qn'on mit au baptistère
A mon héros, Nadja, pauvre héros, ma chère
Qui n'a rien délégant et qui ne peut complaire
Qu'aux cœurs désabusés, aux amants du souci.
En un mot, c'est un sot, mais c'est un homme aussi,
Un fier aventurier qui se rit de la terre
Et met comme un manteau, l'orgueil de sa misère.

Qu'a til fait? — rien — que voulut il? — l'honneur d'un nom
Et depuis l'Orient jusqu'au Septentrion,
Il alla promener sa fougueuse folie,
Laissant à chaque pas un lambeau de sa vie;
Et, tournant ici bas comme en un cabanon,
Dressant son front hautain sur la foule ébahie,
Il déposait à Dieu sa pauvre âme meurtrie
Et demandant l'amour, trouvait la trahison.

Un soir, ce soir de Juin dont j'ai parlé, ma belle,
Il revenait pensif, en berçant son ennui
Sous le pas cadençé du cheval isabelle
Qu'il montait — et son coeur, ce miroir trop fidèle
S'imprégnait doucement du charme de la nuit;
Il rèvait sans espoir à la muse immortelle,
Peut ètre au souvenir qui revient et nous fuit,
Qui sait? peut être encore à la phrase éternelle :

Je t'aime! A ce moment, il vit au loin passer
Dans un flot de poussière, de boûe, ô prosaïsme,
Un omnibus affreux sur son essieu graissé
Criant, geignant, plaignant sous un vieux mécanisme
Et dans ce berlingot au vernis effacé,
Dans ce char communal sur les cahots berçé,
Un visage divin éclatant dans un prisme,
Un front blanc, lumineux, un bel oeil irisé.

Oh comment te conter, ma chaste bien aimée,
L'éclatante beauté, le charme pénétrant
De la belle inconnue à prunelle enflammée
Et son regard songeur, un beau regard d'enfant,
Qui jetait un éclair, parfois, lampe allumée,
Où se peignait son âme et son heureux printemps
Et le sourire encor d'une bouche embaumée,
Grenade rose ouverte au souffle des vingt ans.

Sous un front doux et blanc, sous la sombre couronne
De longs cheveux bleuïs, et sous leur reflet noir
On voit des yeux de reine, habitués au trône,
Un regard imposant dont la douceur étonne
Et de grands cils courbés qui voilent son miroir.
Le nez ailé, rosé, palpite et s'abandonne
Et les lèvres, deux fleurs, s'entrouvrent pour qu'on donne
Un baiser — Pour le reste, il est sous le peignoir!

IV

Est il besoin Nadja, de tourmenter ma plume
Pour conter qu'en ce jour notre héros prit soin
De tomber amoureux, c'est assez la coutume
Et que veux tu qu'il fit de mieux ; de loin en loin
On rencontre en la vie au sein de l'amertume
Un bonheur, et bien sot celui qui ne sait point
Le saisir — Ah crois moi, le souvenir au moins
Est doux au coeur — on aime encor l'amour posthume !

Jamais galant courant au premier rendez vous,
Où jamais amoureux allant trouver sa dame,
N'eut le coeur plus ému pour exposer sa flamme,
Jamais un pauvre enfant qui dit le mot si doux
Le premier mot d'amour, ardent épithâlame,
Ne parut plus tremblant et n'eut d'éffroi dans l'âme
Que Don Pancho le soir, où, tombant à genoux,
Il mit sa vie entière aux pieds de cette femme.

Que dit il, le sais tu Nadja ? Sa passion
Eelata tout à coup ainsi qu'une rivière
Qu'on a voulu dompter — Ce fut l'explosion
De ce coeur plein d'amour qui lança sa prière,
Qui pleura, demanda le front dans la poussière
Un espoir de bonheur, un peu d'affection,
Qui vit, nouveau Saint Paul, en cette vision,
Que Dieu c'était l'Amour et l'Amour, la lumière !

Faut il te dire aussi que dans sa eharité
La fée aux doux regards apaisa sa souffrance,
Qu'elle montra du doigt la sereine espérance
Et sut le consoler dans ce jour de bonté:
Pourquoi pas? — l'amour vient Nadja, sans qu'on y pense
Et tel, qui s'en joua, jadis, sans défiance,
A le coeur aujourd'hui dompté — Puis, dans l'été
Il fait si chaud vraîment, et soit par indolence,

Soit eapriee où désir, on veut en étourdi
Connaitre les fruits d'or, ees fruits du paradis
Qu'on eroit si beaux, si doux, défendus et qu'on n'ose
Toucher — C'est pour cela Nadja, je te le dis,
Qu'on se damne à plaisir — En vérité la eause
Tente plus que le fait — Chaque femme en la rose
Voit l'épine — et e'est là le sentiment maudit
Qui met les vanités au fond de l'âme éclose.

Quoi qu'il en soit pourtant, tu sauras qu'en ce jour
Deux coeurs se sont liés à jamais, et vois comme
Sans qu'on sache pourquoi, ni comment, un amour
Nait, mord, brise le coeur, fait à l'instant d'un homme
Un enfant qu'il rabaisse et courbe et plie ; En somme
Qu'y faire ? c'est ainsi — L'amour, c'est une pomme
Qu'on coupe en deux quartiers et chacun à son tour
En jette un. — Le vent passe, il emporte l'atôme

Et bienheureux celui qui garde un souvenir !
— Don Pancho, l'insensé, passait donc en la vie
Heureux et plein d'espoir ; il aimait et, ravie
Son âme ouvrait son aile au joyeux avenir.
Il aimait, il croyait et le coeur qui dévie
Lui semblait un blasphème. — Enfant, comment punir
La femme qui trahit ? on souffre, on pleure, on crie
Et l'on demande encor à Dieu de la bénir

V

Jalousie, ô démon ! c'est toi, Sorcière infâme
Qui vient bruler le sang et déchirer le coeur,
O poison qui répand dans les veines, sa flamme
Qui mord et qui torture et qui met le pâleur
Au front. — Oh Jalousie, pourquoi briser une âme,
Faire un homme orgueilleux plus faible qu'une femme,
Pourquoi ces lâchetés et pourquoi cette peur ?
— O fièvre des amants, jouis de leur douleur !

Suivre d'un regard fou les pas de sa maitresse,
Trembler, et lui cacher son atroce détresse,
Pleurer comme un petit enfant sur son chemin,
Sentir que cette main qu'on presse de la main
Fût peut être effleurée en une autre caresse;
Avoir peur d'aujourd'hui, peur encore de demain,
Sourire en lui donnant son âme et sa tendresse
Et souffrir à mourir. O supplice inhumain!

C'est un des longs tourments oubliés par le Dante,
Un cri de chaque jour, éternel désespoir
Qui fait blasphémer tout et qui tord chaque soir
L'âme, sous son étreinte infernale, accablante.
Etre jaloux, mon Dieu! jaloux et sans savoir
De quoi — Frémir de tout, — avoir peur et vouloir
Et chercher — O torture infâme, avilissante
Tu nous brises le coeur et l'on aime à t'avoir!

Oh comme en ce moment où l'on sent la folie
Brûler le sang, s'épandre ainsi qu'un noir torrent
Dans le crane et rugir — comme dans ce moment
On voudrait torturer, blesser, briser la vie
De celle qui, parjure, lâche, nous a trahie
Si l'on osait — On n'ose pas — et, bassement,
On vient lécher la main qui frappe et l'on supplie
Trouvant une âpre joie à cet abaissement.

Jaloux, Pancho l'était, et jaloux, chose étrange,
D'un mari — pardieu, du mari qu'il trompait;
Cet homme, il l'eut voulu rejeter dans la fange,
Perdre jusqu'à ce nom abhorré qu'il donnait
A sa femme et, la loi qui condamnait cet ange
Il l'eut voulu briser — Ah misère, il devait
Se courber devant elle et lâche, il acceptait
Pour garder son amour, un effroyable échange.

Comprends tu ma Nadja, ce sentiment d'enfer,
Ce compromis affreux et l'infâme torture
Que de sentir ainsi son bonheur recouvert
Par un autre et d'avoir à plier, je te jure
Que c'est horrible! — Enfant, lorsque l'on a souffert
De ces tourments cachés, on garde une blessure;
Mais plus on est hautain, plus la femme mesure
L'amour qu'on a pour elle, à la fierté qu'on perd.

Mais jaloux d'un époux et n'avoir rien à dire,
Lorsqu'à deux pas de vous, il demande un sourire
Qu'elle accorde, et jaloux sans en avoir le droit!
Jaloux du nom qu'il donne et que l'on doit écrire;
Et se taire et garder un masque calme et froid
Quand il est là — Devoir! manteau de Déjanire
Pourquoi ne peut on pas te briser ô martyre,
Ironique Devoir — O douloureuse croix!

Car on lui prend son bien, après tout, à cet homme,
Le marché s'est conclu: Comme un vil animal
Une enfant de quinze ans se vend contre une somme,
Pour passer tout à coup de son lit virginal
Dans cette couche — Horreur! — il deviendrait banal
D'en paraitre surpris — pourquoi surpris? en somme
Le contrat est du siecle et fort original —
Nous revenons aux moeurs qu'on trouvait à Sodome

Et le vice au grand jour s'étale et rend édit.
— Expliquez nous pourtant qu'elle est la différence
Entre celui qui vient, la nuit, dans un taudis,
Lâche et le front couvert, acheter l'innocence
Et l'autre, arrivant haut, en caléche, à midi
Marchander une fille et débattre d'avance
La dot et le contrat: Oh crime, sois mandit!
— Lacheté, lacheté, prostituer l'enfance

Donner comme un appoint la vierge au libertin
Qui paie — et, sans pudeur, par un marché cupide
Traiter une enfant chaste en fille de catin.
La prendre un soir, la nuit, de sa couche candide,
Pour la jeter tremblante, éffarée et livide
Aux bras d'un étranger, son époux du matin;
Ah! la souiller ainsi par un acte perfide
C'est odieux et lâche, ô mari puritain!

Et rien ! nul ne peut rien ! la femme est condamnée
A toute heure et toujours, chaque mois, chaque année
Elle doit obéir sans oser murmurer,
Obéir ! — Par la loi, la pauvre abandonnée
Doit se broyer le coeur et sans rien espérer
Se taire et se prêter, esclave renfermée
Aux baisers sans amour; Hélas infortunée
Cachant sous un sourire un coeur tout déchiré !

O Dieu, Dieu tout puissant qui plaça dans notre âme
L'ardent besoin d'aimer et la sainte pudeur,
Toi qui créas l'amour et qui créas la femme
D'une goutte de lait et d'un coin de ton coeur —
Eternel ! tu te tais et tu vois qu'on proclame
Un crime en ton nom saint et qu'un acte menteur,
Une loi de bourreaux, une loi de douleur,
Courbe tous tes enfants sous un contrat infâme.

Plier, toujours plier, tel est son lot — Démons,
Vous qui portez le mal, funèbres hirondelles,
Vous réjouissez vous des plaintes éternelles
De l'enfer d'ici bas ? — Riez, nous condamnons
A souffrir sans pitié des âmes immortelles
Et les femmes, ces soeurs des blanches Asphodèles,
Ces lys purs, — sans effroi, sans remords, nous avons
Courbé leurs fronts, broyé leurs coeurs, brisé leurs ailes.

Maintenant dites nous, ô légiste savant
Et toi prêtre cupide et toi mari sans âme
Pourras tu condamner dans ton esprit, la femme
Qu'on te vendit un jour et dont l'âme te ment ?
On peut saisir un corps par un rapt infâmant,
Mais le coeur vit toujours et dans lui cette flamme,
L'amour — brûle. — Essayez, Vulcains du jour, la trame [1]
Sert de but au plaisir et de couche à l'amant.

VI

J'air l'air en vérité de faire une brochure
Et de dire un sermon ; pardon, Nadja, ma foi
Le sujet m'emportant, j'allais, je te le jure,
J'allais.... J'allais.... à rien, Peste ! toucher la loi
Sacro sainte ! — Laissons aux faiseurs d'écriture
Le prêche, et quant à nous, venons à l'aventure
De Don Pancho, que nous avons laissé, je crois,
Jaloux — qui ne l'est pas en aimant, je t'assure.

Mais que conter pourtant, qu'ajouter à ceci ?
Tu sais le reste enfant et ma muse indocile
Se tourne vers toi seule et nargue mon récit ;
Vois : la nuit est si belle et l'amour est facile
Le soir à deux, berçés par la barque qui file
Doucement sur les eaux — Penchés, tous deux assis
Je t'admire — A ton front la lune se profile
Et met ses longs rayons, auréole immobile ;
Viens, taisons nous tous deux, nous sommes bien ici.

(1) Les filets de Vulcain.

Où plutot parle moi, redis moi, que tu m'aime
Nadja. — Je t'ai promis un conte intéressant :
Quel réçit plus charmant que causer de nous même
Et de tout oublier? — Vois, le vent vole et sème
Les chants du coeur; parlons tout bas, car en passant
Il pourrait emporter notre amour, bien suprême.
Aussi, — laissons Pancho, c'est un jaloux lassant,
Et ne songeons qu'à nous — C'est là tout mon poëme !

Car toi seule est ma muse et toi seule à plaçé
L'amour en moi, Nadja ; penche ton front pudique
Et laisse toi bercer par le flot cadencé
Dans mes bras; Entends tu ce cri mélancolique
Qui flotte sur les eaux comme une voix mystique ?
— Dans cette belle nuit le coeur seul peut causer;
Aimons, l'âme s'envole et chante poëtique —
Mon réçit ne vaut pas à ta lèvre, un baiser !

Venise — 1870.

A

MON CHIEN

O mon bel Hamock, mon bon chien
Quand je dis ton nom, sais tu bien
Ce qu'il me rappelle à moi même?
— Ni ta douceur ni ta bonté,
Mon pauvre chien — en vérité
Si je t'aime, c'est qu'Elle t'aime!

Milan 1870

A NADINKA

La veille de notre séparation

Nadinka, je pars demain,
Dieu qui nous prit par la main
Aujourdhui nous abandonne ;

Je pars Nadja, je vais loin,
Te souviendra t'il au moins
De notre amour ma mignonne?

Cet amour, rose d'Avril,
S'en va partir pour l'exil
Oh garderas tu, ma chère,

De la fleur le doux parfum ,
Ce pauvre amour est défunt
Il a vécu l'éphémère;

Je pars donc, pauvre banni,
Adieu, pays béni
Où s'envole l'hirondelle,

Pays au ciel pur, léger
Où fleurissait l'oranger,
Où je vivais auprès d'elle.

Heureux jours, temps enchanté,
Nous revions en liberté
Sous les berceaux d'aubépine,

Je baisais tes noirs cheveux
Voyant ton âme en tes yeux,
Tes yeux, lumière divine!

Nadinka, tu t'en souviens,
Ton bras posé sur le mien
Tu marchais charmante et frèle

Et tes cheveux, caressant
Frolaient ton cou, le baisant,
Ton cou blanc de tourterelle.

Mes lèvres, à ces deux fleurs,
Tes lèvres — touchaient leurs soeurs
Et je te disais je t'aime!

Adorée, ah souviens toi
Que tu me donnas ta foi,
Ton amour, bonheur suprême.

— Ou je vais, je n'en sais rien
On part, mais si l'on revient
Qui peut à coup sûr le dire?

Le meilleur de moi, tu l'as,
Mon âme, enfant, garde la
Je l'offre contre un sourire.

Il faut donc te dire adieu,
Je partirai priant Dieu
Le Dieu des amours sans trèves,

Ah qu'il mette en l'avenir
Dans ton coeur, mon souvenir
Et mon nom dans tes doux rèves.

Je pars, je pars désolé,
Le passé s'est envolé,
Le Destin tisse sa trame

Souviens toi du pauvre fou
Qui s'en fût on ne sait où
Et qui t'a remis son âme;

Humble don, en vérité,
Pour lequel par charité
Tu m'avais donné la tienne,

Oui donnée, mais apprends
Qu'hélas, si tu la reprends
Moi, je te laisse la mienne!

Florence 1870.

A
LA COMTESSE DE LAWOËSTINE

Pour ses étrennes

Mon Dieu, Comtesse, il est d'usage
Quand revient le premier Janvier,
De donner à son entourage
Et des souhaits d'heureux présage
Et des bonbons de chez Boissier.
Cependant je le crois, en somme
L'intention vaut bien le fait,
C'est là le cadeau d'un pauvre homme
Et le présent que le cœur fait.
— Vous souvient il d'un joli conte
De Walter Scott, quant il raconte
Qu'à la Saint Valentin, l'on compte
Par milliers les baisers surpris,
Donnés, rendus, pris et repris
En Écosse et l'on doit l'en croire.
En me rappellant cette histoire
Ce doux réçit du temps passé,
Il me revient à la mémoire
Un usage aussi méritoire,

Comme l'autre hélas, delaissé.
— La coutume en la Suisse alpestre
Ordonne à chacun de passer
Du minuit de la Saint Sylvestre
Au nouvel an, par un baiser;
Et je vous jure, il est fort sage
Ce joyeux et galant usage
Qui remplace un pélérinage
A Gretna Green, (1) bourg fort usé.
Mais, avant que la mode en vienne,
Il faut garder l'antique antienne
Et les cadeaux et les souhaits
Banals de charité chrétienne,
Oubliés sitôt qu'ils sont faits.
Vraiment, que n'est elle ordonnée
L'autre coutume et pardonnée;
Ce doit être un moyen bien doux
De commencer ainsi l'année.
— Ah Comtesse, que ne sommes nous
Dans le beau pays des pervenches,
Dans cette Suisse aux pics boisés:
Je connais bien quelles mains blanches
Je voudrais ganter de baisers.

Paris 1867.

(1) Le village d'Ecosse où l'on marie les amoureux.

A ESTHER

Le premier Janvier

Aimons nous, ô mon adorée,
Si l'amour a peu de durée
Encor doit on le savourer;
Vois tu, mon Esther, ma chérie,
Avant que la fleur soit flétrie
Il faut aller la respirer.
Aimons nous ma belle maitresse,
Nos coeurs en un seul sont liés —
L'amour est doux, dans sa tendresse
Le ciel voudra nous oublier —
Viens dans mes bras, ma bien aimée,
Viens sur mon sein, je veux placer
Sur ta bouche, rose embaumée,
Sur tes yeux verts, un beau baiser.
Viens, voici la nouvelle année,
Laisse moi te conter tout bas
Que le bon Dieu qui t'a donnée
A moi — ne t'éloignera pas.

Paris 1867.

A

A ESTHER

Elle est partie et pour jamais
Loin, bien loin et moi qui l'aimais,
Moi qui l'adore,
Dans me douleur je me débats
Mon coeur se gonfle, alors tout bas
Je pleure encore.

Mon pauvre coeur, tu te souviens
De cet amour qui n'était rien
Qu'un heureux rêve.
De ces jours de bonheur parfait
Où mon âme en son sein versait
Toute sa sève.

Te souviens tu mon pauvre coeur,
De ces moments de cher bonheur
Ou sur sa bouche,
Doucement je venais poser
Tendre et pur le premier baiser,
Puis, sur sa couche,

Te souvient il de nos sanglots
De nos soupirs et de ces mots
De notre fièvre,
Perdus dans un souffle haletant,
Quand le sein sur mon sein, sa dent
Mordait ma lèvre.

Pourtant l'amour s'est envolé,
Laissant dans mon coeur désolé
Comme une flamme
Aussi cuisante qu'un remord,
Qui me brule et dechire et mord.
Au fond de l'âme.

C'est fini, nos belles amours
Volent au loin et pour toujours,
Comme la brise
Qui passe — La main dans la main
Hier on s'aimait, le lendemain
Le coeur se brise.

Pars ma chérie en emportant
Le souvenir de ce doux temps
Jeunesse heureuse,
Pars et mon amour te suivra
Et mon coeur se rappellera
Son amoureuse!

Va donc, que ton nom soit béni,
Celui qui reste est le banni
Mon adorée,
Dieu te gardera ton bonheur:
Esther, Esther, il est un coeur
Qui t'a pleurée!

Paris 1867.

A LA PRINCESSE S....

Est ce folie ou vanité ?
C'est tromperie, en vérité
Dites Madame,
Etait ce un piège, était ce un jeu,
Dont le cruel et triste enjeu
Est ma pauvre âme ?

N'était ce pas mes pauvres fleurs
Moins radieuses en couleurs
Et moins écloses
Que vous mîtes en souriant
A vos lèvres — et mariant
Ces roses roses.

Non, non, je me suis abusé,
Ce que j'ai pris pour un baiser
Faut il le dire ?
C'était un mouvement moqueur,
Helas, il a brîsé mon coeur
Votre sourire.

Je les ai comptés vos dédains,
Sourcils froncés, regards hautains
Et j'ai Madame,

Compris que ce doux avenir
Revé, — serait un souvenir
Perdu dans l'âme.

Laissez moi cependant tout bas
Vous redire ici, n'est ce pas,
Que ma folie
Fut discrète et qu'un pauvre enfant
Ne peut offenser en aimant,
Quoiqu'on en rie.

. . . Je vous vis passer l'autre soir
Le corps voilé d'un manteau noir,
Triste et réveuse,
J'aimai chez vous ces airs dolents,
Car vous marchiez à pas très lents
Toute songeuse.

Au Cursal, dès le lendemain,
Je vis votre petite main
D'or toute pleine,
Que vous jetiez sans un regard,
Tout en butinant le hasard
O ma phâlène.

Vous réviez, écoutant encor
Sur le tapis vert chanter l'or,
Une après une,

Les pièces fuyaient et gaiement
O folle, vous alliez perdant
Une fortune.

Parfois, je m'en rappelle encor,
Semblable à des perles dans l'or,
Votre doux rire
Eclatait quand le gain venait,
Rire d'enfant jeune et coquet
Que j'entends bruire.

Pourtant vons aviez dans vos doigts
Une rose blanche et je dois
Dire à ma gloire,
Que cette rose m'occupait
Bien plus que l'argent qui roulait ;
— Or, il faut croire

Que le Destin en ce moment
Eut pitié de mon tourment,
Car la pauvrette
Sût s'échapper de votre main,
Je la trouvai sur mon chemin,
Chère fleurette.

Une feuille s'en détacha,
Toute hésitante, elle chercha
La messagère,

Un lieu discret où se poser,
Elle vint mes lèvres baiser,
Dois je le taire?

Et depuis lors, mon pauvre coeur
Est tout rempli de ce bonheur
Et ma tendresse
Se contente d'un souvenir
La fleur qu'un souffle a fait venir
Douce caresse!

Bade, 1868

A LISA

Ainsi je fuis loin de vous, ma chère âme
Et je contemple en suivant le chemin,
La fleur qui me sourit Madame
Et qui m'a parfumé la main;
Elle me dit en sa langue muette,
Que l'amour appelle l'amour
Et puis me chante, ô la chère fleurette
Une harmonie et cet hymne de fête
Répéte à mon âme en ce jour:
Que j'ai trouvé pourtant dans cette vie
Quelques instants de vrai bonheur;
Rose charmante, à corolle fleurie
Qui me souris, ton doux parfum me crie
Que je viens de donner mon coeur. —
Je pars bien loin. O ma belle maitresse
Vous vous souviendrez n'est ce pas,
De ce passé d'adorable tristesse,
Du pauvre enfant dont la folle tendresse
Osa vous murmurer tout bas
Qu'il était seul, tout seul en cette terre,
Qu'il n'avait nul espoir en sa misère,
Que le Doute, spectre hideux
Lui répétait: que ton coeur désespère
Va, suis ta route, malheureux!
... Mais un beau jour, une femme est venue

Comme un bon ange, elle m'est apparue,
De son doigt m'a montré les cieux
Et tout à coup, je sentis à sa vue,
Le luth du coeur, chanter la bienvenue
Et je bus la vie en ses yeux —
Ah maintenant, la route m'est aisée,
Je puis poursuivre mon chemin
Car avec moi, j'emporte la pensée
De cet amour, offrande caressée
Qui sourit à mon lendemain.
— Mon Dieu, mon Dieu, je m'en souviens encore,
Je vous vis la première fois
C'était un soir, un de ces soirs que dore
Les doux rayons de l'astre roi;
Je me souviens de la fraiche toilette,
Un satin bismarck à longs plis,
Chapeau coquet sur une jeune tête,
Regard songeur et l'oreille coquette,
La main tenant un jonc poli;
Lèvres en fleur, une senteur discrète. —
En vous voyant, j'avais pali.
Ah chère enfant, que vous étiez donc belle
Et maintenant, mon coeur miroir fidèle,
Va reflétant votre oeil si noir,
Ces yeux charmeurs à brûlante pupille,
Parfois riants comme un feu qui pétille,
Où langoureux comme un beau soir.

Et vos cheveux cendrés, toison dorée
D'une héroïne de roman,
Aux doux reflets où parait égarée
L'ardent éclair d'une étoile sacrée
Illuminant un front charmant —
Je vous aimai d'abord, ô ma chérie,
Vous connaissez mon coeur blessé:
Qu'ai je à conter de plus ma belle amie,
Pour un regard je donnerais ma vie
Et mon salût pour un baiser!

Bade, 1868

A MADAME JANE R...

—

PORTRAIT

Le corps sculpté par Praxitèle,
Les cheveux noirs, d'un noir ardent.
Une grâce et chaste et cruelle,
Sur le front pur une étincelle
Et pas de coeur sous un sein blanc.
De grands yeux bleus, miroirs de l'âme,
Des regards profonds, radieux.
— Les lèvres font rèver la femme,
Le sourire rèver aux cieux —
Vous reconnaissez vous, Madame?

Londres 1865.

A UNE NÉGRESSE

Ecoute, fille à la peau noire
Une simple et navrante histoire
Que je vais te conter ici.
Car toi seule a dans ta tendresse,
Toi seule a pris quelque souci
De mes ennuis, de ma détresse.
Ah Bénita, negra, crois bien
Que ces senoras, ces infâmes,
Ont le bistre au fond de leurs âmes
Et le coeur plus noir que le tien.

Tu me demandais pauvre fille,
Pourquoi j'ai quitté ma famille
Pour végéter seul ici bas;
Pourquoi je n'ai plus de jeunesse,
D'où provient ma morne tristesse
Ce mal qui ne pardonne pas.
Helas, le Spleen, mot infâme
Et les douleurs qui m'ont brisé:
Tout cela me vient d'une femme
Et d'un amour et d'un baiser!

Mon Dieu, je m'en souviens encore,
Je la vis la première fois
Par un de ces soirs que colore
Les longs rayons de l'astre roi.
Je revois encor sa toilette,
Un satin violet à longs plis,
Quelques dentelles sur sa tête,
Un grand chale à larges replis;
Elle passait froide et muette —
En l'aperçevant, je palis.

Ah Bénita! qu'elle était belle!
Aujourd'hui que je suis loin d'elle
J'ai toujours présent son œil noir,
Ces grands yeux à large pupille
Joyeux comme un feu qui pétille,
Voluptueux comme un beau soir.
Ah son regard! il perçait l'âme
Plus profond qu'un abîme à pic,
Il brûlait d'une ardente flamme:
— C'était l'œil froid d'un basilic.

Je l'aimais, que te conterai je,
Comme un insensé que j'étais,
Je ne vis pas béant, le piège
Que le Succube me tendait;
Je l'aimais, elle était ma vie
J'étais enivré d'un baiser —

Aux pieds de cette femme impie
Deux ans je me suis abaissé
Et j'ai léché jusquà la lie
Le venin quelle m'a versé.

. . . .

Tu connais maintenant ma peine
O Negra, demanderas tu
Sous quels cyprès je me promène,
Pourquoi tristement je me traine
Et pourquoi mon coeur s'est il tu?

La Paz (Amérique du Sud) 1863.

A MARIE

—

Tu t'enfuis ma belle adorée,
Qui sait? peut être pour jamais;
Notre amour eût peu de durée,
Pourquoi pars tu, si tu m'aimais?

Ah pourquoi pars tu ma chérie,
Tu t'en vas bien loin, tout là bas
Emportant ta beauté fleurie,
Ton coeur ne te retient il pas?

O reste encor chère infidèle,
Reste ma Muse auprès de moi
Et si tu t'enfuis, sur ton aile
Emporte mon âme avec toi!

Paris 1868.

L'AME ET LE POETE

Envoi

Hier au soir, je m'étais couché sur l'herbe verte
La brise autour de moi murmurait doucement
Et les arbres feuillus agités par le vent
Secouaient leurs parfums — C'était dans la nature
Comme un divin concert, comme un hymne joyeux,
Chant d'amour pur et saint, un suave murmure,
Soupir venu de terre et qui montait aux cieux.
Et j'étais là tout seul, o ma chère bannie,
Ecoutant dans mon coeur la divine harmonie
Et je revais à vous, je pensais tristement
Qu'après un court espoir vous me fûtes ravie,
Hélas, mon cher bonheur n'a duré qu'un moment.
— Or, comme je songeais dans ma mélancolie,
Je vis auprès de moi s'approcher à pas lent
Une blanche figure, une vierge pâlie,
Qui semblait fatiguée en son air indolent;
Sa stole d'opale en la voilant à peine,
Mettait à son épaule un cher nuage blanc
Et ses grands cheveux blonds, ce long manteau de reine,
Flottaient en vagues d'or sur un doux front d'enfant.

Son visage inquiet nimbé d'une étincelle.
Se pencha sur le mien et m'effleurant de l'aile,
L'ange accorda son luth, au rythme cadencé,
Et dans son chant béni, doux comme une caresse
Elle me dit tout bas, ô mon enchanteresse,
Ces vers dictés au coeur en place d'un baiser.

L'AME

Ne me connais tu plus, je suis l'Ame immortelle,
Ton Ame abandonnée et je reviens à toi;
Je t'apporte l'espoir, ami, toujours fidele,
Je viens mettre en ton coeur une flamme éternelle,
Ne me connais tu plus, je me nomme la Foi!
Je viens calmer tes maux et panser ta souffrance
Poëte, me voici, renais à l'espérance,
Elle nous vient des cieux comme un souffle du jour;
Souris ô mon poëte à ton Ame embaumée
Que tu laissas là bas près de ta bien aimée
Et qui revient chanter le doux hymne d'amour!

LE POËTE

Ainsi c'est donc toi, ma pauvre Ame
Qui viens douce et pudique flamme
M'apporter l'espoir et la foi.
Ainsi donc tu la vis, la femme,

Celle que j'aime — O redis moi
Combien elle était pure et belle
Et si le coeur de ma cruelle
Se souvient de moi quelquefois ?
Mais hélas non, je désespère,
Tu viens trop tard, j'ai tout perdu,
Je vis sur cette froide terre
Lassé, maudit, sombre, éperdu,
En proie au doute, à la misère,
A tous les chagrins, à l'ennui;
Naufragé de mon bonheur, j'erre,
Pleurant en ma profonde nuit.
Tu demandais que puis je faire
Tristement et seul ici bas,
Pourquoi mon coeur doit il se taire,
Dans quel soucis je me débats;
Helas ô mon Ame, j'expire,
Mon coeur par la mort est touché.
J'ai rencontré ma Déjanire,
Pourtant je ne puis la maudire
Et je bénis mon noir bûcher.
— Car il est en nous, ô mon Ame,
Un sentiment par Dieu placé.
Un bonheur bien doux, un dictame:
C'est d'épancher son coeur blessé.
Ainsi pars, retourne auprès d'elle
Et conte lui, mon Immortelle,
Ce que fût ici bas mon sort;
Dis lui ma peine et ma souffrance

Et que n'ayant point d'espérance,
Je n'attends plus qu'après la mort.
Dis que j'ai gardé ma blessure,
De l'amour l'horrible morsure
Et qu'après ma fin, je t'assure,
Elle y songera sans remords.
Enfin, va lui conter ma vie,
Dis lui qu'à l'âge de vingt ans
S'effeuilla la rose fleurie
Illusion de mon printemps;
Tu peux raconter ma jeunesse,
Doux souvenir et ma tristesse
Et les plaisirs sans lendemain;
Où cette amertume profonde
Quand j'allais partout en ce monde
Cherchant à qui tendre la main;
Quand je vivais pensif et sombre,
Allant toujours chercher une ombre
Qui me fuyait sur mon chemin.
Tu peux conter mon Odysée
Amérique où Chine où Darfour, (1)
Temps fugitif, saison passée
Où te suivant Ame lassée,
Je te voyais à chaque jour
Epancher comme une rosée
Mon bonheur perdu saus retour.
Pars et redis que, solitaire
Je n'ai trouvé sur cette terre

(1) Pays de l'Afrique centrale

Qu'amour vénal et faux amis
Et que je ne sais pourquoi faire
Ici bas le Seigneur m'a mis!

L'AME

Ah ne blasphème pas, poëte, la colère
Ne sied qu'aux méchants coeurs et crois en mes doux vers
Ton péché c'est l'orgueil. — Pleure en silence, espère,
Car on n'a bien aimé que quand on a souffert.
L'homme n'est vraiment grand que lorsqu'une torture
Vient déchirer son coeur, comme Atlas le vautour;
L'amour est un poison qui panse sa blessure
Et l'on guérit l'amour en chérissant l'amour!
Poëte, j'obeïs — Et, contant ta souffrance
Je vais aller près d'elle et me mettre à genoux,
Je lui rapporterai ta sublime espérance
Et dirai tendrement ces quelques mots si doux,
Si charmants, si divins : *my dearling I lowe you.*
De la fierté, Rimeur et reprends donc courage,
N'incline pas ainsi ton front tout soucieux,
Sois homme et sache aimer; Crois moi c'est un outrage
Que de douter ainsi de la bonté des Dieux
Et de l'amour divin — Je retourne vers elle,
Je vais lui présenter tes suprémes adieux,
Je lui repéterai ta douleur éternelle :
Espére, espere encor, l'espoir nous vient des cieux.

LE POËTE

Le ciel, mon Ame, puis je y croire,
Puis je dans ce siècle sans foi
Où le Christ remonte au prétoire,
Puis je espérer, Ame, dis moi?
Hélas non, la sombre ironie
Poison du coeur et de la vie
A torturé mon pauvre esprit;
Hélas, le noir démon du Doute
Chemine avec moi snr ma route
Et d'un rictus sanglant sourit.
Ah douter, douter, c'est la phrase
Et le mot que redit tout bas
Celui que le Destin écrase
Et qui ne sait où vont ses pas.
— Où t'en fuis tu dans cette vie
Pauvre Ame que le monde oublie
Tout en poursuivant son chemin?
Le hasard aveugle te pousse,
Tu marche en lui donnant la main,
Quand vient la suprème secousse,
Tu pars — ou t'en vas tu demain?
Qu'est ce la mort, qu'est ce la vie?
De l'avenir je me défie
Et malgré moi pourtant, je prie
Après un autre lendemain.
Pourquoi soupires tu mon Ame

Après ce qui t'es inconnu,
Crois tu qu'ici bas cette lame
D'un noir océan, gouffre infâme,
Qui de son bras squalide et nu
T'a rejeté de rive en rive
Sans y rencontrer le repos,
Crois tu que *là bas*, elle arrive
Enfin au terme de tes meaux?
— Moi je n'y crois pas... rien sur terre,
Rien ici bas, rien dans les cieux,
Rien de ce que mon coeur espère;
Je dois douter de tout mon Dieu!
Rien dans ce monde et rien dans l'autre
Mais un gouffre sombre et béant
Noir abîme où le coeur se vautre,
Néant, néant, tout est néant!

L'AME

Ah cher et pauvre enfant quelle amère tristesse,
Pourquoi donc ces sanglots, ces terreurs, cet effroi,
Poëte, ah pourquoi donc dans ta sombre détresse
En ce lieu de douleurs où tu portes ta croix,
Jeter en blasphémant la divine Espérance
Et pleurer tes regrets en refusant les cieux?
Elle aurait pu du moins consoler ta souffrance
Et te parler ami, de ton ange aux doux yeux.
— Tu ne l'écoutes plus, celle qui dans un rêve
Te faisait murmurer des accords enchantés.

Tu ne l'écoutes plus et ton coeur se soulève
Pendant tes tristes nuits de spectres hantés;
Elle revient pourtant, quoique tu l'ais bannie;
Ta Muse! fille sainte, vierge au front étoilé
Celle qui consola ta cruelle insomnie,
Que tu nommais encor en maudisant la vie,
Ta muse enfin! ta foi, l'espoir auréolé!
Poëte prends ton luth, la Fille de Mémoire
Te fera composer quelque divine histoire
Et tout en l'écoutant tu seras consolé;
Courage au coeur, ami, que ta lyre muette
S'eveille, et jusquà Dieu la muse portera
L'écho de ton chagrin. — Chante, chante poëte
Les pleurs et ta douleur, elle t'inspirera.
Oui célébre l'amour, car c'est le bien suprême,
Te bonheur ici bas et la seule vertu,
Il demeure immortel, car il est dieu lui même
Et l'amour vit encor lorsque le coeur s'est tu!

LE POËTE

Je te crois ô ma bien aimée,
Je te crois Ame parfumée,
Sur tes ailes je vais voler;
Verse moi ta blanche pensée
Qui seule peut me consoler.
Partons pour le pays du songe,
Allons mon Ame inspires moi,
Chasse le noir souci qui ronge

Mon esprit qui s'élève à toi.
Oui partons, mon enchanteresse
Et viens apaiser ma tristesse
Avec ton espoir et ta foi.
Puis redis à mon adorée
Que mon pauvre coeur l'a pleurée,
Que je conserve en l'avenir
Son image toujours placée
Au plus profond de ma pensée;
Ah, qu'elle garde un souvenir
A ces vers, écho de tendresse,
A mon amour, à mon ivresse
Que mon coeur saura retenir;
— Merci de ton appui mon Ame,
Toi qui viens de me ranimer
Je t'aime, ô ma pudique flamme,
Mais je ne puis te reclamer;
Je t'ai donnée à cette femme
Et mon coeur ne peut s'exhumer!

L'Ame me fit un signe et déployant son aile
Elle s'enfuit au loin, en laissant après elle
Comme un parfum charmant qu'elle avait rapporté
De Bade et de chez vous — O ma chère immortelle,
Je restai triste et seul et je songeai ma belle
Que vous avez vingt ans, au coeur la charité
Et que vous recevrez dans vos bras ma pauvre Ame —
Moi j'ai peur de parler — Ecoutez là Madame.

Ems 1868.

A

EDMOND SCHNELL

Mon cher Edmond, je vais partir
Et je vous quitte,
Garderez vous le souvenir
Qui fuit si vite?
Garderez vous au pauvre absent
Ame lassée,
Un regret, un mot consolant,
Une pensée.
Hélas tout s'envole ici bas
Comme en un songe,
Notre amour et nos chers combats
Tout est mensonge.
De ces jours de bonheur lointain
Qu'il vous souvienne,
Je pars, adieu, que votre main
Presse la mienne.

Yokohama (Japon) 1864.

A

MADAME BETHSY WILSON

Songez vous quelquefois, Madame,
A ces heureux jours de printemps
Où le ciel descend en notre âme
Au beau soleil de nos vingt ans.
C'est une douce et noble chose
Que l'amour, cette fleur éclose
Et s'entrouvrant sous l'oeil des dieux,
C'est une chère et pure ivresse
Que le Seigneur dans sa tendresse
A laissé s'échapper des cieux
— Ah croyez moi, croyez, Madame
Lorsque le doux nom d'une femme
Vibre au coeur, hymne harmonieux,
Quant on peut effleurer sa robe,
Quant un baiser que l'on dérobe
Où quand cet ange radieux
Nous a touché du bout de l'aile,
Il naît dans notre âme immortelle
Une fleur et pudique et belle
Qui parfume et sourit aux yeux.
— Car tout aime, ici, dans ce monde,
L'amour seul éclaire et féconde,
L'amour seul est touchant et pur

L'amour, c'est tout, c'est la lumière,
C'est l'encens à Dieu, la prière
S'élevant au trône d'azur.
— Il nous faut donc aimer, Madame,
Pour voir s'épanouir notre âme
Aux rayons de ce doux soleil,
Endormons nous dans cette ivresse
Et disons le mot de tendresse
J lowe you — Le mot sans pareil!

Hong Kong (Chine) 1864.

FRAGMENT

. . . .

Nous restâmes seuls, en silence
Et je vis la verte Espérance
Radieuse, luire en ses yeux,
Dans son regard, miroir des cieux . .
Comment vous dire alors, Madame,
Ce qui se passa dans mon âme
Et vous conter ce que je fis ?
Je lui dis mon horrible vie,
L'amour, aujourd'hui fleur flétrie
Et le doute amer qui suffit
Pour empoisonner la pensée ;
Elle lût mon âme blessée,
Comme une sœur de charité
Elle consola ma tristesse
Avec sa voix, douce caresse
Venant dn cœur, timbre enchanté.
Et je ne sais pourquoi, Madame,
Moi qui voyais en cette femme
Pour la première fois, pitié,
Tout heureux, je donnai mon âme
En place d'une amitié.

— Hélas ce doux et charmant rève
N'eût qu'un moment; quant on soulève
Le voile enchanté de l'espoir,
On voit la réalité sombre
Qui nous recouvre de son ombre
Et va chanter le glas du soir?

. . . .

Dans H . . . à notre arrivée,
Cette enfant, cette âme révée
Me tendit sa fluette main
Puis s'enfuit — la fleur adorée
S'effeuillant, n'eut que la durée
De cette nuit au lendemain.
Et je restai plein de tristesse
En songeant à mon avenir,
Mais je criai, merci Madame,
A la suave et pure femme
Qui laissa fleurir en mon âme
Ce doux et charmant souvenir.

H . . . 1867.

A MADAME ROSE T...

Envoi d'un bouquet

—

Cette nuit j'ai rêvé Madame,
J'ai vu dans le ciel étoilé
Passer comme un songe de flamme
Le doux visage d'une femme,
Nimbé d'or, de rayons voilé!
Elle se pencha souriante
Sur mon front, je sentis passer
Comme un souffle, et sa voix charmante
Me dit: je t'aime, en un baiser.
. . . Hélas, ceci n'était qu'un rêve,
Souvenir que le vent enlève
Et qu'enlève aussi le réveil.
Quand l'aurore entrouvre sa porte,
L'espoir fuit, car la nuit l'emporte
Au pays bleu, pays vermeil. —
Un songe hélas, est peu de chose,
Entrouvrez donc la porte close
De votre coeur, à mes doux vers;
Ah recevez mes reveries,
Et ce bouquet, roses fleuries
Camélias et rameaux verts.

— Un bouquet, c'est la poésie,
Flore et la Muse sont deux soeurs;
La langue immortelle et choisie
Emprunte ses beautés aux fleurs.
Acceptez donc, Rose, mes roses
Et mes versets, ces fleurs écloses
A l'amour qui vint un beau soir;
Veuillez écouter leur langage —
De vert est teinté le feuillage
Et c'est la couleur de l'Espoir!

Genève, 1865.

VIRELAI DU XIX.e SIÈCLE

Sur l'air du *Coucher* de Ronsard

I

O bel ange ensoleillé
Ton coeur s'est il esveillé
Devers ta fraiche jeunesse?
L'amour, cet enfantelet,
A t'il pris tes bras de lait
Comme un collier de tendresse?

II

Viens, écoute, il est le temps
D'aimer pour savoir comment
Le coeur bat, mon adorée,
La femme est comme une fleur
Qui desclôt avec douleur
Quand vient l'âge où la vesprée.

III

La fleur au pourpris vermeil
Rit à l'amoureulx soleil,
Si la faut ceuillir mignonne;
Le coeur a sa floraison,
Aimons à chaque saison,
Renouveau que Dieu nous donne.

IV

Adonc, je sais un gallant
Qui veut t'aimer gentement,
Lui respondras tu ma belle?
Ma belle au cheveu doré,
Pour le pauvre énamouré
Auras tu pitié, cruelle?

V

Il veut ton corps enlacer,
Il veut tes lèvres baiser,
Tes lèvres, roses écloses.
Il veut aller un petit
Se glisser en ce doulx nid
Où, cher oisel, tu reposes.

VI

Ah le fol, il a dessein
D'aller baiser ton beau sein,
Fruit éclos pour la tendresse;
Il veut mordre le pauvret,
A ce rose boutonnet
Qui grandit sous la caresse.

VII

Dans un sospir amoureulx
Vous vous pasmerez tous deulx

L'amour efflorant ta bouche,
Le gent amour je te dis:
Reviendra du paradis
Pour se poser sur ta couche.

VIII

Et dans cet esbattement,
Tu verras doucettement
Comme à ta sainte patronne,
Un angelet s'approucher
Venant des cieux te chercher
Pour y conduire ô mignonne!

IX

Ce gallant tu le connois,
Avec ta gentille voix
Que lui diras tu, ma belle?
En te laissant adourer,
Lui diras tu d'espérer
Où respondras tu, cruelle:

X

Ainsi qu'une nice enfant
Qui chantait tout bellement
En effeuillant le cythise:
Béguin, toquade où navets
Pas d'os à la clef — tu sais,
Un pané! — je me la brise!

Paris 1867.

A LA PRINCESSE D... I.

Un beau soir j'errais sur la route
Au doux chemin de l'écolier.
— Vous vous en souvenez, sans doute,
C'était à Bade, au mois dernier —
En promenant ma rèverie,
Je vis venir sur le sentier
Qui conduit au bosquet d'Elfrie
Une femme au regard altier,
Aux grands yeux, au divin visage.
— Un oiseau sur un églantier
La saluait dans son ramage,
Elle effeuillait sur son passage
Les marguerites, chères soeurs
Et son parfum, ce doux langage,
Répondait au parfum des fleurs.
Je l'aperçus quelques secondes
Souriant sous ses tresses blondes,
Relevant son grand oeil songeur;
Elle saluait, la coquette,
En passant, d'un signe de tête.
— Quand je la vis ainsi, muette,
Avec sa gràce et sa paleur,
Ce fût pour mon âme une fète,
Un cher et souriant bonheur;

Je vis revenir enlacées
Les espérances délaissées
Venant chanter l'hymne du coeur.
Puis ce fut tout, l'enfant bénie,
Cette muse à son ciel ravie
S'enfuit — elle emportait ma vie
Et mon amour, sans le savoir;
Hélas, ce doux et charmant rève
N'eut qu'un moment, quant on soulève
Le voile enchanté de l'espoir,
On voit la réalité sombre
Qui redit nos douleurs sans nombre
Et l'on entend des voix dans l'ombre,
Au coeur se met un crèpe noir.
— Hélas, l'occasion dorée
M'avait échappé de la main
Et l'espoir, la fleur azurée
S'effeuillant, — n'eut que la durée
De ce beau soir au lendemain.

Francfort 1868.

A LA REINE

ISABELLE II.

Dans le fier pays des Espagnes
Il existe un nom radieux,
Nom que dit l'écho des montagnes
Et que l'on invoque aux cieux.

C'est une pure et noble gloire,
Un souvenir sanctifié ;
Dans ses feuillets sacrés, l'histoire
L'a pour jamais glorifié.

Dans l'église où dans les batailles,
On a pu voir s'agenouiller
La reine en brisant des murailles —
L'infante auprès du bénitier.

Temps de gloire, et nobles cohortes...
Cette femme au front souverain,
Qui de Grenade ouvrit les portes,
Pour sceptre eût un glaive à la main!

Pour crucifix, elle eut l'épée
Que lui portait Campéador,
Elle écrivait son épopée
A Ségovie en lettres d'or.

Isabelle, ô reine Isabelle,
Ton grand nom nous est revenu,
Quoique l'ange ait changé son aile
Le Castillan l'a reconnu.

Ce nom est deux fois cher à l'âme,
Car il rappelle au souvenir
La souveraine au coeur de femme,
La guerrière qui sût punir.

Oui, l'une tendit aux Espagnes
Sa courageuse et noble main,
Mais l'autre a vendu ses campagnes
Pour donner au peuple — du pain!

Vous avez fait cela, Madame
Et devant tant de charité
On s'incline ému, car votre âme
A la grâce et la majesté!

Madrid 1868.

A NINA

Dis moi, Nina, brune à l'oeil noir,
Ou tu vas ainsi chaque soir
Sous ta mantille,
Ou cours tu le sein palpitant,
Ninita, quel est ton amant
Ma pauvre fille?

Pour qui ton coeur bat il soudain?
Pour quelque gros Dominicain
Suant sa flamme,
Pour un riche et galant marquis,
Pour un bravo, réponds, pour qui
Bat il, infâme?

Et tu t'en reviendras demain
Sans pudeur me donner ta main,
Fille cupide!
Et les baisers de ton amant
Se liront dans ton oeil brûlant,
Ton oeil limpide.

Tu t'en iras prier tes Dieux
Et placer un cierge pieux
Au tabernacle;
Tu reviendras le front levé,
Ton péché te sera lavé —
Joli miracle.

Oh crois moi, Nina, pauvre enfant,
Conviens de tout, tu te défends
Mal, je t'engage
A choisir; à chacun son tour,
Mon coeur est mort et ton amour
Fuit — bon voyage.

Tu ne m'étais qu'un passe temps,
Ainsi va trouver tes amants
Riante et preste,
S'ils sont satisfaits et joyeux
D'ainsi t'avoir, allons, tant mieux,
Offre mon reste.

Dis leur que mon coeur est lassé,
Que sur l'amour je suis blasé
Et qu'une fille
Me fait l'effet tout justement
Lorsque j'aperçois en passant
Une chenille.

Adieu, voici le moment
De finir cet amour brûlant
Qui fût si drole;
Va Nina, rejoins tes amants,
Va t'offrir à tous les passants
Pour une obole.

Lima 1863.

A JARIFA

Imité de l'Espagnol

—

Donne moi ta main blanche et frêle,
Pose la sur mon front brûlant,
Avec ton ongle, ô ma cruelle
Déchire un coeur tout palpitant.
Que ton contact âpre, maudite,
Ranime mes sens épuisés,
Viens Jarifa, damne moi vite
Fais moi mourir sous tes baisers.

Lesbienne, imprime tes lèvres
Sur mes dents comme un fer rougi,
Rallume en moi toutes les fièvres,
Viens lionne en rut — tu rugis !
Je sens encor sous ta morsure
Les baisers de quelque autre amant,
Qu'importe, si ta bouche impure
Se tord d'amour — tout en mentant.

Allons viens, folle bacchante,
Laïs qui n'a jamais pleuré,
Mon sang bout — Vois, le Dieu Pan chante
Des Erigones entouré.
Soulève ton péplum obscène,
Agite les thyrses d'airains,
Brandis le gui, la fleur du chène —
Priape rit — cambre tes reins.

Madrid 1868.

A PÉPA

—

Pépa, quand dans tes ivresses
Tu me presses,
Quand nous nous pâmons tous deux
Amoureux,
Quand ta bouche qui palpite
Et m'invite
Sur la mienne vient poser
Un baiser,
Quand tu viens ô mon étoile
Sans ton voile
Dans mes bras, que tu pâlis
Sur ton lit;
Pépa, lorsque rougissante,
Et tremblante
Montrant d'un geste muet
Le chevet,
Tu viens poser ta poitrine
Blanche et fine
Sur le sein de ton amant,
Chère enfant;
Pépa, quand ta lèvre ardente
O bacchante,
Va s'égarant sur mon corps
. Que tu mords;

Quand prise d'ardents délires
Tu soupires
Et m'étreins en murmurant
En criant !

. . . .

Si tu me crois sur parole
Pauvre folle,
Quand je dis que ton amant
Va t'aimant ;
Si tu crois que je t'adore,
Quand je dore
Pour toi des noms les plus doux
Mes dégouts,
Si tu crois quand je te jure
Fille impure,
Si tu crois quand je te ments
Mes serments ?
— Tu te trompes bien, infâme,
Sur mon âme,
Je n'ai pour toi que souris
Et mépris,
Dans tes bras, prostituée
Trop payée,
C'est une autre que j'aimais,
Je te hais !

Lima (Pérou) 1868.

A LA BARONNE D'A...

C'était, rappellez vous Madame,
L'autre soir, un soir de printemps,
Que vous m'avez donné votre âme
Et le parfum de vos vingt ans.
— C'était je crois dans un village,
Un vendredi, jour de Vénus —
Vous souvient il du gros orage,
Regrettez vous votre courage,
Tes remords sont ils revenus?
— Nous étions bien tous deux, chérie,
Dans la chambre au mur crevassé
Et ce vieux meuble rouge, usé,
Ces rideaux à teinte flétrie,
Vous en souvenez vous, Marie?
Moi, mon coeur se rappelle, amie,
Ce doux moment trop tôt passé,
Je vois encor les branches vertes
Des beaux lilas se mariant
A la brise et les paquerettes,
Que comme une enfant que vous êtes
Vous effeuilliez en souriant;
Tout cela m'est resté Madame,
Marqué tout au fond de mon âme;
Comme un Harpagon de son or

Je garde en avare un trésor:
C'est mon amour, et la soirée
Ou votre col s'est abaissé,
Ou ta lèvre s'est égarée,
Ou ton âme, ô mon adorée,
M'a dit: Je t'aime, en un baiser!

Or Madame, écoutez un conte
Un touchant et simple récit:
Un doux poëte nous raconte
Qu'il existait, non loin d'ici
Au pays où verdit la flore,
Un beau jardin tout parfumé
Ou le matin voyait éclore
Les fleurs au pistil embaumé,
— Auprès d'une vasque de marbre
Ou jouaient de petits poissons,
Dit Ovide, — il était un arbre
Qui florissait chaque saison;
Son feuillage était tout en jade,
Son tronc d'argent, ses fruits en or...
Ah! Si j'étais Shéhérazade
Je vous décrirais ce trésor.

Donc un soir, un beau soir d'automne —
C'était au verger de Pomone —
La nuit avançait à grands pas
Et les oiseaux faisaient leur somme:

— On vit s'approcher un pauvre homme,
Un inconnu qui semblait las;
Son front pâli par la tristesse
Peignait sa terrible détresse
Et la misère au front souillé
Avait jeté sur son épaule,
Ainsi qu'un prélat, son étole,
Son suaire tout éraillé.
La faim pressait le misérable
Qui levant sa face minable
Aperçut l'arbre sans pareil:
Plein d'espoir et le coeur en fète,
Il avisa près de sa tète
Un des fruits d'or, un fruit vermeil;
Alors l'arrachant à cet arbre
Il le prit avec volupté —
Le fruit hélas était en marbre
Et n'avait rien que sa beauté —
A ce moment sur le feuillage
Il aperçut un mot écrit
En latin, Madame et je gage
Que pour vous cet ancien langage
Est tout pareil à du sanscrit!
Je traduis donc pour votre usage,
— Voici ce que disait la page:
« Voyageur qui suis ce chemin,
« Ces fruits aussi doux que la pêche
« Ont au coeur une pulpe fraiche,

« Mais tu n'y dois porter la main
« Reviens pourtant dans une année,
« Et tu porteras la cognée
« Au fruit mûr, à la fleur fanée,
« — Adieu, qui sait, le Destin
« Te garde encor un lendemain. »
Le misérable après lecture
Retomba dans son désespoir
Et clamant au ciel sa torture,
Tout hébété, sur la froidure
En sanglotant se laissa choir !
— O marâtre, ô froide nature,
Cria t'il, ainsi plus d'espoir,
Ces beaux fruits riches d'apparence
Ne sont q'un mirage trompeur,
Dans ma peine et dans ma souffrance
Je me débats plein de douleur !
J'ai faim, soif, atroce ironie,
On me promet pour dans un an
D'apaiser enfin mon envie :
D'ici là que sera ma vie —
Où s'en va le neige d'antan?
— Ah pourquoi par ce dur sarcasme,
Pourquoi me faire ainsi souffrir?
Poëte gueux, plus gueux qu'Erasme,
Attend on pour te secourir
D'avoir reçu ton dernier asthme
Et ri de ton dernier soupir?

Tout abattu le pauvre hère
S'évanouit sur le chemin;
Son tombeau fût la froide terre,
Son linceuil le ciel inhumain.
On le trouva le lendemain
Près d'un trésor, mort de misère,
Auprès des fruits d'or, mort de faim!

As tu compris, dis, ma chérie?
Ces fruits dorés si beaux à voir
C'est ta beauté chaste et fleurie
Et le pauvre diable, ô Marie,
Le misérable au desespoir,
Tu le sais enfant, c'est moi même;
Quant à la pulpe, bien suprème,
C'est ton refus de l'autre soir:
— Il faut se donner quant on aime!

Meudon 1866.

LA CHANSON DES REGRETS

Sur l'air de *La Nuit* de Nadaud

Ange aux yeux de pervenches
Aux doux yeux,
Qui sur tes ailes blanches
Viens des cieux;
Ah Maria ma belle,
Sans émoi
Reviens mon immortelle
Près de moi.

Ah laissez moi, Madame,
A genoux
Vous dire que mon âme
Fût à vous;
Laissez moi que j'implore,
Ah laissez,
Un souvenir encore
Au passé.

Vous souvient il, chérie,
Quelquefois,
Que vous m'aimiez, Marie,
Autrefois?

Te souviens tu, ma belle,
Du doux temps
Où tu m'étais fidèle
Chère enfant ?

Te souvient il, — pardonne
Ces regrets —
Qu'en ce temps là, mignonne,
Tu m'aimais ?
Te souvient il encore
Qu'en mes bras
Tu disais : Je t'adore,
Mais tout bas.

Tu cachais ton visage
Sur mon sein,
Je pressais ton corsage
Dans ma main ;
Alors ôtant tes voiles,
Tu laissais
Tomber tes blanches toiles,
Ton corset.

Et moi, mon adorée,
Tout tremblant;

Voyant ta peau nacrée,
Ton bras blanc;
J'attendais ta venue
Plein d'émoi,
Je baisais ta chair nue —
Souviens toi.

Et toi chérie, honteuse,
Yeux baissés,
Pressais ma lèvre heureuse
De baisers;
Sur ta bouche mi close
Je buvais
Ton âme — et ton sein rose
Se levait!

Et fou d'amour, de joie,
Je portais
Ton corps comme une proie
Au chevet;
Alors sur notre couche
Eperdus,
Ce seul mot à la bouche:
M'aimes tu?

Tu m'entourais, bacchante,
De tes bras;

Murmurant haletante:
Oh! plus bas.
Viens là, viens, je t'adore,
Prends mon corps..
Assez... toujours... encore..
Tiens, oui, mords!

. . . .

Et tu restais pâmée
Sur mon sein,
Laissant ta main aimée
Dans ma main
Et c'étaient des tendresses,
Des sanglots,
Des soupirs, des ivresses,
De doux mots.

Tous deux jusqu'à l'aurore
Nous restions,
Ah tu m'aimais encore —
Oublions —
Oublier! non, quand même
Je ne peux,
Ah malgré tout, je t'aime,
Je te veux.

Quoi donc, ton coeur, mignonne,
Est fermé?
Ah viens, Dieu nous pardonne,
Viens aimer.
Je suis tout seul, Marie,
Aujourd'hui;
O donne moi, chérie
Une nuit!

Naples, 1870.

A MARY DE B...

Vous souvient il, Mary, de la chère soirée
Où je vous aperçus pour la première fois;
C'était dans un petit théatre, où, torturée,
L'héroïne pleurait d'une plaintive voix.
— Mais je ne vis que vous dans cette salle vaste,
Votre noble visage et votre grand oeil noir,
Au doux regard songeur ou langoureux ou chaste,
Si pur qu'on voit votre âme à travers son miroir —
Vous souriez parfois de votre beau sourire
Et sans savoir pourquoi, j'étais plein de bonheur
En vous voyant heureuse — Espoir, divin délire,
Qui précède l'amour et devient un martyre;
Alors, sans y songer, je vous donnai mon coeur!

Et je vous regardais, buvant avec ivresse
Ce nectar amoureux, poison de volupté
Et je sentais en moi la divine tendresse
Et l'espérance aussi, cette sainte caresse
Que Dieu mît en nos coeurs, en un jour de bonté.

S'il m'en souvient encor, vous aviez une rose
Fleurie, en vos cheveux de vos doigts blancs tressés,
Moins rouge assurément que la grenade éclose

Qui forme votre lèvre, faite pour le baiser.
— Je me disais tout bas, sentant battre mon âme :
Que faudrait il, mon Dieu, pour que cet oeil de flamme
S'abaissât jusqu'à moi — Quant on a la beauté,
Me répétais je encor, il fleurit chez la femme
Avec un doux parfum, le lys de charité —
Et je songeais ainsi quand je vis, ma chérie,
Votre regard profond se tourner vers le mien ;
Ma vie était à vous depuis ce soir, Marie,
Car tout en souriant, vous prites votre bien.

Vous souvient il encor de notre causerie
Le soir, et du doux mot d'espoir en me quittant.
Puis dès le lendemain, rappellez vous, chérie,
Notre course sans fin et par un affreux temps.
Il pleuvait, il ventait, j'avais la joie à l'âme ;
Les nuages couraient dans un ciel soucieux,
Mais je voyais le ciel à travers vos beaux yeux.
Et gaiement vous posiez vos petits pieds, Madame,
Dans la boue — ô terreur ! nous étions radieux.

Puis, je vous vis encor, ce fût une autre fète,
On donnait ce soir là cet opéra bouffon
Où la gitanita qu'on nomme *Fanchonette*
Fait à la cour la loi, par une chansonnette ;
Méchant livret, ainsi que nos auteurs les font.
Et bien, le croirez vous, ma Madone fleurie,
Toutes ces pauvretés : livret, musique, acteur,

Tout me parût charmant, vous étiez là, Marie
Et c'était votre voix qui chantait en mon coeur!

Enfin, demain encor, ma douce bien aimée,
Je vous verrai venir en mon pauvre réduit
Et par votre parfum, ma chambrette embaumée
Me parlera de vous lorsque vous aurez fui ;
Demain, demain matin, je vous verrai, chérie,
Nous parlerons longtemps, bien bas, d'amour, Marie
Et la main dans la main et les bras enlacés,
Nous bénirons le ciel qui veut qu'on lui sourie ..

Et nous marierons nos lèvres d'un baiser.

Paris 1868

A MADAME DE R...

Chanson

Ah Madame, ah fille d'Eve,
Quant un rève
Sourit à votre sommeil;
Quand le songe qui vous berce
Et caresse
S'envole au pays vermeil;
Quand votre mutine tète,
Ma coquette,
Dort, parfumant l'oreiller;
Lorsque votre main se penche,
Aussi blanche
Que l'aubépin effeuillé.
Où quand oubliant la vie,
L'insomnie
Vous tourmente dans la nuit:
Répondez à ma prière,
Ma très chère,
Si le songe qui s'enfuit
Dans votre blanche pensée,
L'a bercée?
Rèvez vous au doux péché...
Car l'âme, ô mon amoureuse,
Est heureuse
Quant un coeur sait la toucher.
Hélas, vous pensez peut être
A paraître,
Au bal, aux chiffons soyeux,
Sans savoir qu'un pauvre diable
Est capable
De mourir pour vos beaux yeux!

Spa 1868.

AU COMTE ET A LA COMTESSE WOLOWSKI

En m'éloignant du nid charmant
Où vous vivez en vous aimant,
Je songeais à vous deux — Madame,
Je bénissais en vous la femme,
L'ange-mère au front pur et doux
Qui, repliant l'aile de l'âme,
Consent à vivre parmi nous.
Je poursuivais ma rèverie
Et me disais qu'en cette vie,
Lorsqu'un hasard fait dévoyer
Du grand chemin battu, l'envie
Vous prend parfois d'en essayer;
Et que, c'est douce et noble chose
Que de rouvrir la porte close
De la famille et du foyer.
Hélas, il est souffrant et sombre
L'homme qui porte en lui cette ombre,
Le regret d'un coeur abusé.
Et c'est un mal, une tristesse
Quand le soleil de la jeunesse
S'est éteint, flambeau du passé!
— *Ohimé!* parcourir la route,
Etre seul, n'avoir que le Doute
Pour compagnon et pour ami;
N'ayant plus rien qui vous soutienne,

Pas de main pour presser la sienne...
Au sabbât du Broken admi !

. . . .

Je m'en allais sur la route dorée
Des rayons du soleil couchant,
L'air était doux, la plaine colorée
Etincelait sous la voûte azurée;
Le grillon sussurrait son chant.
Les fleurs vivaient, une senteur discrète
S'enlevait, encens radieux
Et je quittais ces heureux jours de fête...
Doux pays, recois mes adieux.

. . . .

— Mais hélas, ainsi va le monde,
La vie est en peines féconde;
C'est le désert, ou bien c'est l'onde
Qui roule son flot incessant;
Le noyé se meurt, il appelle,
Rien ne répond et l'eau cruelle
L'engloutit en le caressant.
Pourtant parfois, dans l'amertume
Du Sahara noir, où l'écume
De l'Océan, surgit aussi
Un espoir, une douce joie,
Cher répit que le ciel envoie:
Que ce soit l'île où l'oasis.
Le naufragé cherche, il espère
Et dans sa profonde misère

Il élève à Dieu sa merci.
— Puis tout s'enfuit, la nuit retombe
D'effrois en désespoirs, il tombe
Et sous son corps s'ouvre la tombe
La mort en riant l'a saisi.

. . . .

Pourtant pourquoi, mon cher ami, Madame,
Tous ces propos et chagriner votre âme
Par je ne sais quel sot ennui?
J'ai le coeur mort et mon esprit morose
N'a rien heureux, en vérité je n'ose
Contempler ma profonde nuit;
Que voulez vous, dans mes longues ténébres
Vivant avec mes seuls regrets,
Je dois rythmer les oraisons funébres
Sur l'amour voilé de cyprès.

. . . .

Mais j'ai tort, ma reconnaissance
Devrait s'élever vers le ciel,
Qui fit descendre l'espérance
Fille d'azur, soeur d'Ariel.
— Oui, ma profonde gratitude
Bénit Dieu, qui sur mon chemin,
A placé dans ma solitude
Des amis qui m'ont pris la main!

Schlangenbade 1867.

A

LA REINE DE NAPLES

La veille de la naissance de son enfant (1)

I

O Reine, Dieu vous mit au front un diadème
Fait de trois fleurons d'or : — De la vertu suprême
De malheur et de royauté !
Il vous bénit aussi, mais dans une autre role,
Car il vous a donné, Madame, une auréole,
Celle de la maternité !

Oui, le ciel a voulu consoler vos tristesses
Par la main d'un enfant ; un baiser, des caresses,
Tête blonde qu'on doit bénir,
Regard bleu qui sourit à la douleur amère :
N'est ce pas là l'espoir — Reine, vous êtes mère,
Un enfant, c'est un avenir !

Espérez et croyez en celui qui doit naître ;
Vous avez déposé dans son berceau le sceptre
Et l'épée aux sanglants rayons,

(1) Mort un mois après l'envoi de cette poésie.

Celle que vous portiez quand, lionne blessée,
Vons redisiez le mot d'Auguste au Colysée :
Varius, rends moi mes légions !

O vous, fille des rois et soeur de souveraine,
Vous qui perdîtes tout, pouvoir, grandeur sereine,
Diadème et royal manteau ;
Pourpre aux fleurs de lys d'or avec le droit de grâce;
O femme d'un Bourbon, dernier roi de sa race :
Savez vous que Dieu vous mît haut ?

Car il vous a donné remplacant la couronne,
O Reine, votre enfant — Pour oublier ce trône
Brisé par un coup de fusil :
Un amour maternel; il a mis dans votre âme
Le cri d'un chérubin après les pleurs, Madame
Et la grandeur dans votre exil !

II

O blond bébé! toi qui va naître
Dans ton berceau fleurdelysé,
Toi qu'un Pape verra paraitre
Et qu'une reine aura bercé;
O toi que béniront les anges
Et qui trouveras dans tes langes
Une épée, un sceptre de roi :
Enfant ! — Cette heure est solennelle,

Le temps dans sa marche éternelle
A marqué ce jour et son aile
A tracé l'avenir pour toi.
La nuit s'étend, l'horizon sombre
Au loin laisse entrevoir une ombre,
Qui de nous la traversera
Le livre des cieux se déroule,
Trônes et princes, tout s'écroule
Et le peuple — Sysiphe, roule
Son rocher qui l'écrasera.

Enfant, quand tu liras la page,
Les exploits de ce dernier âge,
Tu comprendras qeul héritage
On vient de laisser à ton nom;
Quant on t'apprendra cette histoire,
Ces temps de vaillance et de gloire:
Naples, Gaëte au fier renom;
Cette fin d'un règne, épopée,
Monarchie par Dieu sapée
Trône emporté, glorieux affront.
— Alors tu comprendras ta place,
Quel chemin ce passé te trace
Et ce qu'attend de toi, la race
Qui t'a mis la couronne au front!

III

Un siècle avait passé, depuis quatre vingt douze;
Honteux, on oubliait, gardant cette ventouse
Remord de lèse majesté.

Et le peuple, ce tigre accroupi sur son ventre,
Régicide — attendait pour déchirer dans l'antre,
Une seconde royauté !

Tout un siècle écoulé. — Qui donc eût osé dire
Qu'après Louis de Bourbon dont le sacré martyre
Avait ennobli le couteau,
Nous aurions vu son sang frappé d'un autre outrage
Et que deux fois, ces rois auraient pour héritage
Où l'exil où bien l'échafaud !

Eternel ! Jehovah ! Saboath des armées,
N'est tu pas satisfait, tes foudres enflammées
Redoivent elles châtier ?
N'as tu pas trop puni cette race héroïque,
Ce chêne navarrois hautain et stoïque
Que l'orage n'a pu plier ?

Dieu vengeur, Dieu de paix, console ces blessures,
Dieu juste ! prends pitié des terribles tortures
Du Golgotha napolitain.
Ah Seigneur c'est assez et c'est trop de souffrance,
Pardonne et montre nous la sereine espérance,
Au fils de Saint Louis, tends la main.

IV

Et cet enfant, cet ange rose,
Ce cher petit sur qui repose

Tout l'espoir d'une juste cause,
Quel sera donc son lendemain?
L'espérance encore est muette,
Est ce un ciel d'azur, la tempête
Que verra le jour de demain?
Nous marchons tous à l'aventure,
Comment savoir, ô créature,
Ce que réserve ton destin:
Voudras tu vivre en la bataille,
Parmi les obus, la mitraille
Et le son rauque du canon;
Seras tu le chef d'une armée
Et verra t'on la Renommée
Porter au loin dans la fumée
La gloire et l'éclat de ton nom?
Enfant, dont la noblesse oblige,
Voudras tu de ce grand prestige
De ceux qui domptent le hasard;
Toi, qui pour lange eût l'oriflamme
Pour béret un casque de femme,
Seras tu quelque autre César?
Reprendras tu de par l'épée
Cette pourpre à ton sein drapée
Et le sceptre et la sainte croix;
A ton front mettras tu le heaume,
Regagneras tu ton royaume:
— Enfant, deviendrez vous un homme,
Fils de François, seras tu roi?

V

Reine, Dieu seul le sait, les Filles de Mémoire
Ont gravé sur l'airain votre héroïque histoire
Et votre courage indompté;
Chacun à votre nom s'incline et vous admire,
Madame, quant on voit dans votre saint martyre
Tant de grâce et de majesté.

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que la poësie
Vous effleura le front, qu'en vous nommant Sophie
La Muse vous prît pour sa soeur;
Qu'elle descend des cieux vous bercer sur son aile
Et vous met au regard une flamme immortelle
Qui vient de l'esprit et du coeur.

Ainsi donc cet enfant, que vous aurez Madame,
Quel qu'il soit, vous suivra, la fille aura votre âme
Où le garçon votre valeur.
L'ange aux célestes yeux qui préside aux naissances,
A mis sur ce berceau toutes nos espérances
Et dans tous les cas, le bonheur;

O mère espérez donc, Dieu de sa droite trace
Le sort de nouveau né, l'Infante aura la grâce
Et votre sainte charité;

Si c'est un fils qui naît dans ce grand jour de fête
Pour exemple il aura les remparts de Gaëte
Héritage de majesté!

VI

Quand dans vos bras blancs, Souveraine,
Vous bercerez le cher petit
Et quand son regard ô ma reine,
Vous sourira, douceur sereine,
Dans ses grands yeux d'azur sertis;
Lorsque songeant à vos tristesses,
Vous verrez sa petite main
Ecarter avec ses caresses
Tous les soucis du lendemain;
Quand pleurant la grandeur perdue,
Vous croirez votre tâche ardue
Et serez prête à murmurer:
Vous verrez votre enfant, Madame,
Qui viendra consoler votre âme
Et qui vous dira d'espérer.
— Aimez le donc, si l'espoir tarde,
L'avenir se déroulera;
Mère, il est votre sauvegarde,
Reine, croyez que Dieu vous garde,
Bientôt Il vous consolera!

Rome, Octobre 1869.

A

L'OGRESSE DU PETIT POUCET [1]

Vous gardez, m'a t'on dit, la chambre:
Est ce la chambre, est ce le lit?
Ce lit de bois de rose et d'ambre
Pour deux serait il trop petit?

« C'est délicat lorsqu'on est homme
De dévoiler son sentiment » [2]
L'amour s'en va, prenez moi comme
A diner, on prend du piment.

Laissez moi, rien ne vous l'empêche
Aussi bien que l'ogre, — chercher;
Je viens de sentir « la chair fraiche »
Après l'odorat — le toucher.

Car enfin, voilant vos prunelles,
Vous disiez au petit Poucet:
J'ai fait mon ami « Cinq jumelles »
— Peut-on renouveller l'essai?

Paris 1870.

(1) Opéra bouffe.
(2) Les phrases guillemettées sont prises textuellement de l'opérette.

A MATHILDE LASSENY

Triolets

Vous souvient il, ô Lasseny,
Jadis vous aimiez en musique;
Cet amour est il donc fini?
Il était un peu bucolique.
— Aux genoux de la d'Antigny
En Ervé, [1] l'amoureux abdique —
Vous souvient il, ô Lasseny,
Jadis vous aimiez en musique?

Avez vous laissé, Lasseny,
Votre coeur gelé sous la neige,
Au pays qui fût défini
Dans le doux roman de Nadèje?
Vous revenez, ange banni
Et l'amour vous suit, gai cortége —
Avez vous laissé, Lasseny,
Votre coeur gelé sons la neige?

(1) Le compositeur de l'*Oeil Crevé*.

On me dit partout, Lasseny,
Que vous aimez dans la noblesse
Et qu'un baron entre au doux nid
Parfumé par votre jeunesse;
— Si c'est vraiment un Adonis
Je vous pardonne votre ivresse —
On me dit partout, Lasseny,
Que vous aimez dans la noblesse.

On vous maria, Lasseny,
« A quinze ans » chantez vous, ma belle,
C'est le mari qui fût puni,
Il n'eut qu'à tenir la chandelle
Et le théâtre la fournit.
— En ville êtes vous plus fidèle?
On vous maria, Lasseny,
A quinze ans, chantez vous, ma belle.

Si vous vouliez, ô Lasseny,
Vous qui savez si bien la route,
M'indiquer celle où l'on s'unit.
— Vous me comprenez bien sans doute:
Faut il mettre un point sur un i,
Mon coeur ni moi, n'avons la goutte —
Si vous vouliez, ô Lasseny,
Vous qui savez si bien la route.

Faudra t'il poser, Lasseny,
Mon coeur sur un vélocipède
Pour aller au pays béni
Ou Vénus nous viendrait en aide.
Léonce est un « lâcheur fini »
Je prends sa place s'il la cède*;
— Faudra-t-il poser, Lasseny,
Mon coeur sur un vélocipède ?

Chacun à son tour, Lasseny,
J'attendrai — c'est ainsi la vie,
Dès qu'un bel amour est fini
Il nous vient une autre folie,
— Pensez donc à « de Collogny »
Si de lui vous avez envie ;
Chacun à son tour, Lasseny,
J'attendrai — c'est ainsi la vie !

Paris 1868.

A MATHILDE LASSENY

—

Je viens d'apprendre, ô Lasseny,
Qu'après la mort de Rossini,
Jugeant les pleurs, chose maussade:
Vous invitez dans vos salons
Tous les roués à hauts talons
Et les « détachés » d'ambassade.
— Si c'est d'après le souvenir,
Que vous avez pu parvenir,
A rédiger la longue liste
D'invités — le banquier, l'artiste,
Tout Paris s'en ira vous voir;
Car on a pu s'apercevoir
Que vous n'étiez pas égoïste.
Passé, présent ou lendemain
Chacun ira tendre sa main;
Vous sourirez à tout ce monde,
Renvoyant ceux qui déplairont
Contempler les gros yeux vairons
De d'Antigny, la Frédégonde. (1)
— Mais il est un point inquiétant:
Votre local tient il autant
D'amoureux, que contient votre âme? —
Aussi, je ne sais, si je dois
Demander encore une fois,
D'être recu par vous, Madame.
C'est bien peu pourtant, qu'un de plus
Et quelqu'un qui vous a déplu
Fera contraste — ô chère infâme!

Paris 1868.

(1) Dans l'operette de *Chilpéric*, d'Hervé.

A MADAME DE MERCIENS

Epitre

Pardon si sans être annoncé
Je me présente à vous, Madame,
Mais je crois que c'est bien assez
Quant on veut toucher une femme,
De lui mander — sous pli — son âme.
Cependant en deux mots, voilà
Pour quelle raison j'ose écrire:
Rappellez vous, n'allez pas rire,
Qu'un soir votre ennui s'en alla,
C'était hier, à quelque théâtre;
S'il m'en souvient, on exposait
L'aventure assez peu folâtre
De la botte au *Petit Poucet.* (1)
— Dans des flots de blanches dentelles
Votre visage s'encadrait,
Comme ces vierges immortelles
Chastes, lascives, toujours belles,
De l'Albane ou du Tintoret.
Vons écoutiez, toute rieuse,
Les propos fous de Lasseny (2)
Et vous murmuriez, ô moquense,
Des louanges à sa voix creuse,

(1) Opérette jouée au théâtre de l'Athénée.
(2) Actrice du même théâtre.

Des bravos à son habilleuse
Et ce mot ci : « T'as pas fini? »
Quant à moi, chose détestable,
Sur un méchant strapontin
J'étais assis, donnant au diable
Poucet, l'Athénée et la fable,
Busnach (1) l'ouvreuse et le Destin.
En effet, sans tourner la tête,
Je ne pouvais, vous voir, cher lys,
Et je prenais un air fort bète
En prenant un torticolis.

Cependant voyez l'aventure,
Durant l'entracte vous causiez
Et sans le vouloir, je l'assure,
J'écoutai ce que vous disiez :
« Mais il est sans « le sou » sur terre,
Faisait votre amie
— Ah vraiment,
Répondiez vous, hélas qu'y faire?
Sur ma foi, c'est qu'il est charmant.
— Ah folle, folle, au moins j'espère
Que vous songerez....
Quoi?
Ma chère
L'amour pour nous n'est qu'une affaire
Et la beauté n'a qu'un moment.

(1) Le Directeur du théâtre

Taisez vous.

Non pas.

Je suis femme,

Un caprice est bientôt passé.
Disant ces derniers mots, Madame,
Sur moi, par hasard, s'est posé
Votre doux regard et mon âme,
Vous en donne un récipissé.
Très modeste de ma nature,
Je vis fort bien qu'il s'agissait
De quelqu'un d'autre et je vous jure
Que j'écoutai chanter *Poucet*,
Mais malgré moi, dans ma cervelle,
Revenaient ces mots dits tout bas :
De qui parlait donc la cruelle,
Pensais-je, quel est l'infidèle
L'homme aimé qui ne le sait pas ?
Si je pouvais prendre sa place
Un soir, la nuit, mon Dieu qui sait,
Un clou sur l'autre en prend la trace
L'amour est un état de grâce :
On me pardonnera l'essai. —
J'ai donc supposé qu'à tout prendre
Ignorant d'où ceci vous vient,
Vous serez heureuse d'apprendre
Si c'est bien « lui » qui vous revient
Où si c'est moi qui me souviens.
Pour peu que la chose vous aille

La curiosité vous poussant :
Essayez donc d'un feu de paille,
L'amour ! c'est si bon en passant.
En ce cas là, venez Madame,
Venez m'aimer, fût ce un seul jour,
Et venez m'étreindre, ô chère âme,
Dans vos bras blancs, collier d'amour.
— Demain n'est pas un jour ouvrable,
Mais le travail que nous ferons
Est tout à la fois délectable
Et permis par les saints canons ;
Il complaît au Dieu secourable
Devant qui nos fronts sont ployés,
Qui grava sur la Sainte Table
Le « Croissez et multipliez. »
— Ainsi donc, demain soir, fidèle
Au rendez vous, à vos genoux
J'offrai mon âme immortelle,
C'est là mon « dernier mot », ma belle,
« Est il bon, le savourez vous » ? [1]

Paris 1868.

(1) Plaisanterie longtemps à la mode et tirée de l'opérette du *Petit Faust.*

A UNE DÉVOTE

Vous êtes toute embéguinée
Dans des coiffes d'un noir pieux
Et vouz passez votre journée
A vêpres, nones, priant Dieu;
C'est fort bien — Songez vous dévote
Quant à l'autel vous vous penchez,
— Tout en relevant votre cotte —
Que l'amour est un doux péché.
Songez vous qu'il est par le monde
De jeunes cœurs qui sont liés,
Songez vous à la barbe blonde,
Au grand œil noir d'un cavalier;
Savez vous que c'est Dieu lui même
Qui nous permet ce cher bonheur,
Qui veut que sa créature aime
Et qui nous a donné son cœur.
Mais chut... une dame professe
Pense avant tout à son salut,
Sa passion, c'est la confesse
Et ses amours — un feuillet lu!
L'art d'aimer fait place au bréviaire
— De Gentil-Bernard à Saint-Luc —
Ses longs sanglots et sa prière
Vers les cieux montent éperdus,
Triste, elle égrene en son rosaire,
Un par un, les galants perdus.
Joignez vous donc, si bon vous semble,

A ces femmes au coeur usé,
Allez vous consoler ensemble
En regrettant le temps passé;
Que votre peau parcheminée
Fume sous un cilice épais
Elevez la main décharnée
Au Dieu de pardon et de paix.
Brûlez l'encens, la myrrhe ou l'ambre,
Sur la dalle sainte, priez
A genoux, comme le Sicambre,
Brisez ce que vous adoriez.
C'est au mieux — Cependant ô prude,
Pourquoi donc de votre voix rude
Tout en prenant un air penché,
Crier *Raca* sur le péché...
— C'est le raisin vert qu'on évite —
Repondez, béguine maudite:
Pensez vous que vos longs sermons,
Votre air grognon, votre pituite,
Vos discours et votre redite
Sur l'Antéchrist où sur Mahmmon;
Votre dédain, vos philippiques,
Vos prières et vos pratiques,
Vos baillements, votre supplique,
Votre missel de cuir gaufré;
Vos traits, ce derme apoplectique,
Le coriza dont vous souffrez;
Vos rhumatismes, saint martyre
Enfin votre vieux corps usé:
— Tout cela vaut il un sourire,
Tout cela vaut il un baiser?

Madrid 1868.

A UNE COCOTTE

Occidentale

Le jour où je vous vis, je vous aimai, Madame,
Ce jour là c'était hier, j'osai tout avouer,
Vous mes dîtes, mignonne, avec le voix de l'âme:
Tais toî donc, tu me fais suer!

Le printemps souriait dans les nids et la mousse,
Les fleurs et les parfums, se mariaient entre eux;
Vos lévres de carmin dirent d'une voix douce:
Casque donc ton pognon, mon vieux.

J'étaîs à vos genoux, vous me sembliez pure,
Car vos yeux, qu'un aveu naïf faisait baisser,
Se sont tourés vers moi, pleins d'amour, je le jure:
T'as pas fini de me pincer?

Avez vous repondu — L'ange élevant son aile,
Chantait l'hymne divin et, sans songer à mal,
Mais en songeant à moi, vous me dîtes, ma belle,
Quel pané que cet animal!

C'était, vous souvient il, dans la verte prairie,
Avril sentait si bon, votre bras sous le mien
Vous marchiez près de moi, murmurant ma chérie:
J'ai des cors qui m'embêtent bien.

Vous avez n'est ce pas, pris une marguerite
Et les pétales blancs pendant que je rêvais :
S'échappaient de vos doigts et vous dîtes très vite :
Toquade, un béguin, des navets;

Vous souvient il encor de cette maisonnette,
Des fleurs, du toît de chaume et du gros fermier blond ?
Vous avez demandé, je crois, dans la guinguette :
Du bleu pour rincer le tromblon.

Vous souvient il enfin, que ce même dimanche,
Un bon vieillard passait, allant à la moisson ;
Pourquoi, m'avez vous dit, autant de barbe blanche,
A la tourte, pas de cresson?

Puis les yeux dans les yeux, pleins d'amour, de tendresse,
Nous sommes revenus le soir — il était tard,
Vous avez su d'un mot arreter mon ivresse :
Je vas dévisser ton billard!

Et vous avez raillé doucement ma folie,
— Quand la coupe est vidée on en sonde le fond —
Enfin vous m'avez dit en me versant la lie :
T'as trop de trichine au plafond.

Ce qu'il me faut à moi, c'est l'âme délicate
De quelque Turcaret, c'est l'amour d'un Fronsac
Mais Fronsac enrichi, je veux russe où croate,
Un gandin sérieux qu'ait le sac!

Paris 1867.

LA QUARANTAINE DE L'AMOUR

ENVOI DE LIVRES

A LA COMTESSE M...

Quarante jours, avez vous dit;
En vérité, la Quarantaine
Me parait assez incertaine
Et j'en conçois un grand dépit.
— Mais ne parlons plus de la chose,
Cela me rend l'esprit morose
Et vous en savez le pourquoi...
Quarante jours! Ah c'est horrible
Et le mot me paraît narquois;
Il reporte au récit terrible
D'Ali Baba — Quoi qu'il en soit:
Je vous mande aujourd'hui, Madame,
Un livre écrit avec mon âme:
Il a pour nom, *la Fille Infâme* (1)
— Vous plaira t'il? Je le concois,
Ce n'est pas la littérature
Qui peut toucher par aventure
Le coeur où l'esprit féminin.
Chacun fait ce qu'il peut, Comtesse,

(1) Roman de l'auteur. Paris 1868.

Chacun suit son petit chemin
Et le ciel, sachant sa faiblesse,
Doit pardonner au genre humain...
Hélas, quarante!.. Ah je suis fou,
Quarante jours! — Est il possible
Qu'une phrase aussi déductible
Ait été dite ainsi par vous?
Passons, passons; je vous adresse
Un roman, romano-francais,
Qui bercera votre paresse:
Il a pour nom: *La Gervaisais.* (1)
C'est le récit noir d'une femme
Qui, n'ayant pu damner son âme,
S'en fût la placer au Jésu; (2)
C'est une histoire assez aimable
Qui peut prouver, chose admirable,
Que les auteurs n'ont jamais su
Ce qu'ils disaient... Quarante jours!
— A ça, j'ai donc l'esprit bien lourd
Que je ne puis dire une phrase,
Sans qu'aussitôt ma plume trace
Ce quarante... Oh le vilain mot.
Parlons donc de toute autre chose,
D'art, de science où du Potose
Où de Leucade et de son saut
Ou du concile œcuménique;
Parlons du jardin chlorétique,

(1) Par les Frères de Goncourt
(2) Une des églises de Rome.

De ce Pincio[1] si froid, si nu
Où l'on voit parmi les charmilles,
Supporté sur ses trois béquilles,
Un palmier assez mal venu . . .
Quarante jours! — Parlons de grâce
Parlons toujours, pour échapper
A cette malheureuse phrase.
Mais non — je vous dois détromper:
Quoique je dise et que je fasse,
Ce mot a su marquer sa place;
— Quarante jours! O dur arrêt,
Allons, s'il le faut, j'attendrai!

Rome 1869.

(1) La promenade de Rome.

A LA DUCHESSE DE S...

Mon ennui s'en était venu
L'autre soir au jardin Borghèse,
C'était hier, un jour de Vénus,
Un vendredi, vendredi treize.
— Or vous saurez que depuis lors,
Vous avez pris mon coeur, Duchesse,
Et quand vous passez, charmeresse,
Je vous suis pour vous voir encor.
— Un regard sous les cils de soie,
Votre corsage qui se ploie,
Les noirs cheveux, la blanche main:
C'est mon souvenir, c'est ma joie
De chaque jour au lendemain.
— Si vous lisez la sainte histoire,
Vous savez que notre Seigneur
Ne veut pas la mort du pécheur.
Bien plus et vous pouvez m'en croire,
C'est faire une oeuvre méritoire
Que de sauver un pauvre coeur. —
Car en disant vos patenôtres
Vons avez répété, « ma soeur »

— Aimons nous tous les uns les autres —
Vous souriez ô ma Duchesse,
De mon conseil, de ma tendresse
Et des méchants vers que voici :
Qu'importe! J'ai donné mon âme;
Mais si pourtant un jour, Madame,
Vous la voulez prendre à merci:
Répondez alors, ô ma belle,
L'Espérance est une immortelle
Et je la conserve en mon coeur.
— Laissez moi l'espoir, bien suprême,
Hélas, c'est la tout mon bonheur
Depuis le jour que je vous aime.

Rome 1869.

A LA COMTESSE DE CELLERÈ

Qui m'avait envoyé la *Vie Parisienne*

Je reçois à l'instant, Madame,
Ce joli journal peu vêtu:
Papier de riz fait pour la femme,
Dont l'encre a pour nom, sur mon âme,
Celui de « petite vertu ».
— En parcourant ces causeries,
Lestes propos, récits troussés,
J'ai retrouvé mes rêveries
Au beau pays des féeries
Et les souvenirs du passé.
Puis, ces feuillets que ma main ploie,
Furent touchés de votre main;
Ce qui, hier, a fait votre joie
Fait mon bonheur le lendemain;
Si vous avez souri, Madame,
Aux contes à dormir debout,
Le récit qui plût à votre âme
Me fait sourire ainsi que vous.
Et n'est il pas bien vrai, Comtesse,
Quel charme exquis et quelle ivresse
Que la communion du coeur
— A défaut d'autre — deux pensées,
Deux âmes unies, bercées,

Qui s'en vont ensemble enlacées
Au pays du songe trompeur,
C'est adorable — mais peut être,
Direz vous, avec le dicton,
Que ce désir pourrait paraître
Pareil à celui de Platon.
Qu'importe, alors qu'on désespère,
Hélas, on espère toujours,
Ecrivait ce pauvre Molière ;
L'espoir pour notre âme est un lierre
Qui reverdit avec l'amour.

Mais je m'égare et vous demande
De recevoir sur ce velin,
Tous mes « mercis » pliés sous bande
Pour le journal de Marcelin. [1]

Rome 1869.

(1) Le Directeur de la *Vie Parisienne.*

FATHMA

Chanson sur un air arabe [1]

Fathma ma soeur,
Laisse en ton coeur
Venir l'amour, semblable à la rosée
Aux fleurs.
Je suis parti te laissant ma pensée,
Conserveras tu ta foi ?
Garde l'amour, Dieu suprême
Je t'aime
Aime moi !

—

O vent du soir,
Simoun le noir,
Porte mon coeur et dis à cette almée
Espoir !
Le grenadier fleurit ma bien aimée:
Entends du bulbul [2] la voix,
Il te dit mon amour même,
Je t'aime
Aime moi !

—

Tu la veillas,
Dieu, garde la
Et mets mon nom dans ses rèves de femme,
Allah !
C'est mon étoile, elle conduit mon âme —
Oh ma Fathma, souviens toi
Que l'amour naît, grain qu'on sème,
Je t'aime
Aime moi !

Tunis 1870.

(1) Les paroles ayant été faites sur la musique et sur un rythme étrange, j'ai du abandonner toutes les règles de la versification française. Qu'on veuille donc bien ne pas se méprendre sur ces fautes de prosodie.

(2) Le Rossignol.

MARCO

AU COMTE A. TRONCHIN

DÉDICACE

J'écris ici, mon cher, une assez sotte histoire,
La liras tu? Qui sait, après tout, mon désir
Est de pêcher des vers au fond d'un écritoire
Et de rimer l'amour. — Chacun prend son plaisir
A son gré — Je chéris cette langue immortelle
Qui descend lentement comme un hymne des cieux
Pour bercer notre coeur; elle a cela pour elle
Que l'homme en l'écoutant ouït la voix de Dieu!
Oui, j'aime les beaux vers; ceci ne veut pas dire
Que si je les comprends je pourrais les parler;
Je suis comme un enfant qui cherche et veut écrire
Le rêve qu'en la nuit son âme a vu voler.
La Muse est près de moi, tout tremblant, je bégaie
Le chant que sur son luth elle vient d'accorder;
Ma phrase est un écho, mélancolique où gaie,
Quand le charme est au coeur, on ne peut le garder.

Je sais que les amants de la phrase et du trope
Sont fous en général de se faire imprimer,
Mais si je sais l'avis qui vient du Misanthrope
Je ne connais aussi rien de mieux que rimer:
Le conseil qu'il donnait, lui qui se croyait sage,
Etait d'un insensé, pauvre homme aux rubans verts,
Lui, qui disait aimer, dédaignait le langage
Qui nous vient de l'amour et qu'on nomme le Vers.

Ce que j'en dis ici, mon ami, c'est l'excuse
De tout ce que j'écris, il faut bien qu'un auteur
Se malmène à plaisir, qu'il se gronde et s'accuse
Pour épargner ce soin au méprisant lecteur:
La lecteur! Voilà bien, Alfred, ma bête noire,
J'ai beau ne pas songer à ce sot radoteur,
Je vois son nom tracé, mon cher, sur mon grimoire,
Mané, Thécel, Pharès de tout littérateur.

Comment se fait il donc, que pour nous, une plume
Ait un si grand attrait et cause autant d'effroi?
Pourquoi ce doux espoir, pourquoi cette amertume,
Pourquoi d'hier à demain ce dégoût sombre et froid?

Lorsque l'on veut écrire, on voit une pensée
Qui flotte doucement dans un beau rayon d'or,
C'est comme un rêve heureux où notre âme est bercée,
Où l'esprit enchanté s'envole et prend l'essor;
On n'est plus soi: la Muse en élevant sa lyre,
Vous emporte avec elle au doux pays vermeil

Et puis... puis tout à coup, on croit voir un sourire
Et le lecteur narquois apparait au reveil!
Aussitôt tout s'enfuit — On est semblable à l'homme
Qui dans la nuit sommeille et qu'une main saisit:
O voleur! ô lecteur! Alors... alors, en somme
On voudrait déchirer tout ce qu'on a décrit.
Et pourquoi donc montrer à la foule stupide,
Ses désirs, ses regrets où l'espoir du bonheur,
Pourquoi donc exposer à son rire perfide
Un souvenir heureux, le meilleur de son coeur?
Hélas mon pauvre ami, c'est que notre coutume,
Est d'accoler l'amour avec la vanité,
Que l'orgueil est en nous et courbe notre plume
Et salit notre front de son masque éhonté!
Puis aussi le poëte, il faut bien le redire
Est pareil à l'enfant qui ne sait que pleurer,
Il a soif de pitié, besoin d'un bon sourire
Et son âme est ouverte à qui peut consoler.

Enfin, enfin mon cher... ma paresse est un vice,
Dis tu, soit, donc voici pour gagner mon salût,
Un poëme en trois chants; le bon Dieu te bénisse,
Des vers! tant pis pour toi, car tu l'auras voulu.

CHANT PREMIER

. . . .

Ils étaient là tous deux, sommeillant sur leur couche,
On entendait à peine un murmure enchanté,
Un soupir se changeant en sourire à la bouche
Et s'envolant à Dieu, regret de volupté!
C'était tout — et la nuit qui déchirait ses voiles,
Plaquait un long reflet argenté sur le lit,
Lumière qui courait sur la blancheur des toiles
Et venait caresser un front pur et pâli.
Ils dormaient chastement dans cette nuit si belle
Comme parfois le ciel en permet aux humains,
Nuit de baisers sans fin et d'amour immortelle
Où l'âme prend son vol en nous tenant les mains;
Où tout est pur et calme, où, sans souci du monde,
Le sein sur un sein nu, balbutiant des mots,
Deux êtres vont s'unir dans une paix profonde
Et mourir de plaisir en oubliant leurs meaux.
Le coeur tout près du cocur et les mains enlacées,
Ils dormaient — et noyé sous les cheveux défaits,
L'amoureux ressentait ses lèvres caressées
Par un soupir d'amour, éclos comme il rèvait.

Il s'éveilla bientôt à ce parfum de femme
Et s'accoudant sans bruit, il se mit à penser
A l'ange radieux qui lui prenait son âme
Et lui rendait la sienne au souffle d'un baiser.

Je ne sais pas pourquoi, cependant, la tristesse
Vint effleurer son front, en voyant cette enfant
Si suave et si chaste en cette nuit d'ivresse,
Qu'on eut dit un beau lys dans son vêtement blanc!
Elle dormait si bien — son haleine amoureuse
Elevait lentement ses seins charmants et nus
Et dans un souvenir, la rêverie heureuse,
Lui faisait murmurer quelques mots inconnus.
Elle dormait si bien — et ses longs cils de soie
Tremblant à ses yeux clos, projetaient leur noirceur
Sur la peau de satin et le col blanc qui ploie,
S'inclinait doucement comme fait une fleur.
Puis, la lune indiscrète en jouant auprès d'elle,
Mettait à son visage une auréole d'or,
Si bien qu'on aurait dit en la voyant si belle,
Un ange que Dieu berce et qui, dans l'azur, dort.
Elle s'était voilée en sa blanche innocence
Et, pareille à la fleur qu'un vent peut renverser,
Le vent de passion qui donne la science,
Avait courbé son front sous un brûlant baiser;
Elle avait pu toucher les pommes d'Espérides
Et sur ses grands yeux noirs, sur sa jeune beauté,

L'ivresse sensuelle avait tracé ses rides,
Cercle bleu du plaisir et sceau de volupté!
Elle était abîmée et comme évanouie
Par cette nuit divine et ce bonheur trop court,
Son coeur s'était ouvert, elle avait vu la vie,
Sa vie était éclose, elle avait vu l'amour!

Pourtant Marco songeait en voyant cette femme,
(Car Marco, c'est le nom de l'amant du récit)
Combien il est ardu de rencontrer une âme
Et qu'un bonheur d'un jour est un affreux souci;
Pourquoi se prit il donc à penser, qu'en ce monde,
Il ne faut rien sentir pour rester vraiment fort
Et que bercer son coeur dans une amour profonde,
C'est mettre son bonheur à la merci du sort.
Pourquoi, considérant sa maitresse endormie,
Comme un oiseau qui vient dans son nid se blottir,
Se mit il à songer, qu'hélas, en cette vie,
La lèvre sait fausser et le coeur sait mentir!
— Dieu puissant, se dit il, le bonheur est la coupe
Qu'on vide — Ah pourquoi donc rien n'est il éternel?
Pourquoi ce fil, ô Parque, où qu'on tisse où qu'on coupe,
Pourquoi ce châtiment du crime originel?
Pourquoi ce soupçon fou qu'on nomme la science,
Sommes nous faits ainsi qu'il faut toujours douter,
Que la corruption nous vient dès notre enfance
Et qu'un serment reçu, c'est un serment jeté?

Qu'il faut savoir mentir et vivre dans la fièvre
En foulant sans pitié tout ce que l'on croit grand;
Qu'il faut tout soupçonner, tout, tout, jusqu'à la lèvre
Et les yeux d'une femme et le coeur d'une enfant!

Oui, voyant sa beauté si candide et si pure
Sous ses longs voiles blancs, qu'on eût dit que le ciel
Avait pour la former, choisi dans la nature
Une goutte de lait, une larme de miel;
La contemplant ainsi sous le nimbe d'un cierge,
Sourire à quelque rève et soupirer tout bas;
Marco se demanda si dans ce corps de vierge
Et sous ce sein si blanc, le coeur ne battait pas?

Il se sentit alors une telle détresse
Qu'il détourna la tète et se prit à pleurer,
La larme vint rouler auprès de sa maitresse,
Elle entrouvrit les yeux et la bût d'un baiser.

CHANT SECOND

Lorsque le Touareg sur les sables torrides,
Parcourant le désert sous un brûlant soleil,

Voit son Méari [1] las, ses outres déjà vides
Et l'horizon s'étendre et grandir sous le ciel;
Et quand dans la torpeur et sous ce grand silence
Qui fait du Sahara le pays des tombeaux,
Il ne voit devant lui que la coupôle immense
De l'azur enflammé qui lui brûle les os;
Lorsque le Simoun noir a promené son aile
Comme un oiseau de proie et calciné le sol,
Quand l'espoir est parti dans la nuit éternelle,
Quant il se voit mourir et quant il se sent seul;
Alors le pauvre arabe apercoit sur sa route
Bien loin, à l'horizon, comme un lac transparent,
Il entend un murmure et se penchant, écoute
Le langage des eaux et leur gazouillement;
— Que la vie soit là, que ce soit un mirage,
Qu'importe au voyageur qui passait soucieux,
Il croit, car il espère, et reprenant courage,
Il marche l'oeil fixé sur la voûte des cieux.
— Ainsi fait un amant lorsque son coeur se brise,
Quant il se croit perdu, qu'il se croit délaissé,
Pour renaître à l'espoir, il suffit qu'on lui dise
Qu'on l'aime, en un regard, il suffit d'un baiser !
Que ce soit vérité, que ce soit un mensonge
Il n'y veut pas songer et, décevant bonheur,
Il se sent plus heureux en s'éprenant d'un songe
Et presse tendrement un fantôme en son coeur.

(1) Le chameau de course.

Hélas que sommes nous, de quelle pauvre argile,
De quel limon boueux l'homme est il donc construit
Qu'il suffit d'un baiser venu d'une âme vile,
Pour qu'on sente aussitôt le soupçon qui s'enfuit.
Ah que sommes nous donc, pour qu'une main de femme
Fasse trembler la main et pencher notre front,
Pour qu'un frisson d'amour puisse excuser l'infâme,
Qu'en voyant un regard on pardonne un affront.
Ainsi l'on a souffert, on a senti sa vie
Se déchirer d'un coup, comme un voile qu'on fend ;
Ainsi l'on a gémi, pour qu'un jour, une envie
Vous fasse oublier tout, plus faible qu'un enfant.
Ah, c'est que lorsqu'on aime, on chérit sa faiblesse
Et qu'en croyant au mal, on veut toujours douter,
Que c'est encore un bien qu'une affreuse tristesse
Et que l'amour n'est vrai que s'il nous fait pleurer!
C'est que la passion, qu'elle broie où déchire,
Met aux yeux un bandeau, comme au front la pâleur,
Et qu'on se fait payer un sanglot d'un sourire
Et qu'un baiser surpris achète une douleur!

Marco s'était penché sur sa jeune maitresse
Et tous les deux, muets, ils s'étaient enlacés
Et l'on n'entendait plus dans cette nuit d'ivresse
Que les soupirs sans fin des amants embrassés;
Ils oubliaient la vie, ils oubliaient le monde
Au fond de leur alcôve, un palais enchanté ;

Et comme emprisonnés dans leur amour profonde,
Ils se sentaient mourir au feu de volupté.
Tous deux balbutiaient les phrases immortelles,
La lèvre sur la lèvre et se parlant tout bas;
Et l'ange des pudeurs s'élevant sur ses ailes
Remontait dans l'azur et ne les voyait pas!
Tout à coup:
Savez vous, mon cher, dit cette femme,
Que même en vous aimant, j'en aime un autre aussi.
— Que dis tu? fit Marco,
Moi, je dis que j'ai l'âme
Pour cacher deux amours, grande assez, Dieu merçi!
— Toi, toi, Seigneur puissant! toi, me tromper, chérie,
Tu ris de ma douleur et tu veux plaisanter,
N'est il pas vrai?
Mais non, que veux tu, l'on oublie
Le passé quelquefois . . .
Dieu juste!
En vérité,
Mon cher, reprit l'enfant, pensez vous que je fasse
Un contrat avec vous et que vous suffisez?
Chacun de mes amours est marqué dans sa place
Et chacun a son tour. — Mais quoi, vous vous taisez!
Vous avez tort vraiment et tort pour peu de chose,
Pourquoi vous attrister sur ce bonheur défunt?
Vrai, vous n'y perdez rien: Pensez vous que la rose
Quand deux nez l'ont sentie, en ait moins de parfum?
Parbleu, je le sais bien, vous croyez que la vie

Est un beau lac d'azur que berce un flot vermeil,
Vous vivez dans l'éther et dans la poésie
Et vous rèvez debout, en me parlant du ciel;
Le ciel est excellent, mais je suis sur la terre
Et je prends mon bonheur où je sais le trouver;
Le plaisir est mon but, je n'en fais pas mystère,
J'ai jeté mon bonnet: allez le retrouver. —
Mon ami, croyez moi, la vie est assez courte,
Pour qu'on cherche à glaner tout le long du chemin
Les épis du plaisir, en oubliant la route;
— Jouir est le grand mot! qui sait son lendemain?

Vous jetterez des cris et je vous vois me dire
Que la Vertu... mon cher, ce nom est fort usé,
C'est comme une étiquette où qu'on met où qu'on tire,
Chacun prétend l'avoir pour s'en débarrasser.
Vous allez m'accuser et m'appeller parjure,
Crier que je vous fis, jadis, un faux serment,
A votre aise; songez cependant qu'une injure
Ne prouva jamais rien en venant d'un amant.
Vous me raconterez mon amour éternelle,
Mais l'amour est un mot qu'on chante à l'Opéra;
Vous direz que j'avais promis d'ètre fidèle
Et que je vous trahis — et trois *et coëtera.*
Vons aurez grand raison, mais Marco, je vous jure,
Que si « l'autre » est aimé, je vous aime aussi, vous;
Vous ne me croyez pas; c'est la vérité pure,
Mon coeur s'est dédoublé; ce que c'est que de nous!

Après tout, voyez-vous, le ciel a fait la femme
Pour enchanter les sens et donner le plaisir,
Il faut telle qu'elle est, la prendre, elle a dans l'âme
Au lieu d'un diamant, le charbon du désir.
C'est une duperie et c'est une sottise
De croire aux longs serments, au bonheur éternel,
Enfant! sous la Lucrèce on voit la Cydalise
Et le seul amour vrai, c'est un amour charnel.
Puis, voyez vous Marco, quant on a la jeunesse
Il faut en profiter; et pourquoi des remords?
On regrette assez tôt de perdre son ivresse
Et les plaisirs passés, ce sont des plaisirs morts!

J'ai vingt ans et l'oeil vif avec la jambe ronde,
Pourquoi donc laisser perdre où cacher ces beautés,
Pourquoi cet égoisme et vouloir qu'en ce monde,
Vous soyez seul à voir ce que vous me vantez?
Mon cher, je suis semblable à la brise qui passe
Et rafraîchit chacun, je suis le tournesol,
Je suis un frais pastel qu'on repeint, qu'on efface —
Mais malgré ses amours, mon coeur est toujours seul!
Et puis, de bonne foi, pensez vous que ma bouche
Soit moins fraiche aujourd'hui, si hier elle a souri,
Pour un regard lancé, mon oeil devient-il louche,
Mon corps, pour un baiser, en est il donc flétri?
Vous vous taisez Marco; je vous croyais une âme
Plus forte assurément — la douleur est un mot.

Allons donc, descendez sur terre; on prend la femme
Et le coeur et l'amour, pour ce que cela vaut!
Mais parlez, parle donc... Qu'importe, si je t'aime,
Tout ce que je t'ai dit? — Contemple mes beautés,
Si mon coeur est fermé, mon ardeur est la même,
Plongeons nous tous les deux au sein des voluptés!
Viens sur mon coeur, ami, restons jusqu'à l'aurore
Dans mon lit, ce linceuil où les pleurs sont conçus;
Allons, un beau souris, Marco, viens, je t'adore,
J'ai pour brûler ton coeur la robe de Nessus.

Elle aurait pu parler longtemps sans qu'il réponde:
— Il était mort d'un mot, un mot dit sans remords,
Cette femme en jouant l'avait rayé du monde
Et son âme avait fui sous un baiser de mort.

CHANT TROISIÈME

Une nuit, la Borgia, la folle inassouvie,
Vit venir auprès d'elle un spectre muet
Et sous le blanc suaire et le masque sans vie,
Sous les traits convulsés où rien ne remuait;
Elle put reconnaitre un amant de la veille
A qui, de sa main blanche, en versant le poison,

Elle avait dit ce mot: Je t'aime, à son oreille
Et du coeur à la tombe échangé sa prison. —
En voyant ce fantôme et cette face creuse,
Reliquât d'un amour qu'elle avait autrefois,
La Lucrèce Borgia, la fille incestueuse,
Sentit son sein frémir pour la première fois;

Que put il se passer dans cet esprit de fange,
Lorsqu'en apercevant sous ce sanglant linceuil,
Son amant: le remord, ce vautour qui se venge,
Fit tressaillir son coeur, jusqu'alors un cercueil.

Que put il se passer et que ressentit elle?
Qu'en voyant, dans la nuit, l'amour enseveli,
Elle éprouva soudain une peine mortelle
Et se prit à pleurer — n'ayant jamais pâli!

D'où vint que, tout à coup, elle sentit son âme
S'entrouvir aux reflets de son bonheur pâmé?
Et que, devant le spectre, on eût pu voir la femme
Etendre ses deux bras et crier: viens aimer!

Oui, ce soir de terreur, cette prostituée
Qui s'enivrait gaiement de débauche et de vin
Et qui, dans son palais, s'était habituée
A changer ses galants de la veille au matin;
Celle qu'on appellait dans Ferrare: une infâme,
La fille des Borgia, la soeur du Pape-Roi,
Vint à s'épouvanter en se sentant une âme
Et son coeur tressauta dans cette nuit d'effroi!

Pourquoi ces longs sanglots et ces cris et ces larmes

Qui coulent de tes yeux, tes yeux de trahison,
Pourquoi ces soupirs fous et pourquoi ces alarmes,
As tu donc oublié tes crimes et ton nom?
As tu donc oublié ta froideur, courtisane,
Et le miquelet noir qui veille à ton palais,
N'a t'il pu repousser avec sa pertuisane,
Cet amant du sépulcre et l'amour qu'il portait?
Comment donc ce sein froid, qui, jamais dans les fièvres,
Jamais par un regret, même par un remord,
Jamais dans un baiser où l'on unit ses lèvres,
N'avait été touché: le fût il par la Mort?
— D'où vient donc ce besoin, qu'elle est cette puissance,
Est ce un désir posthume où bien corruption,
Pourquoi ton coeur est il aujourd'hui sans défense
— Lucrèce! — que tu tremble à cette vision?

Pourquoi?... c'est qu'effarée, en la nuit, cette femme
A compris tout à coup pour la première fois,
Qu'au coeur, la passion met un cancer infâme
Et qu'on porte un amour, comme Jésus, sa croix!

. . . .
. . . .
Marco restait gisant, froid, sa face livide
Gardait le sceau fatal qu'on voit aux trépassés,
Et pourtant, il avait mis sur sa lèvre avide

Dans son dernier soupir, comme un dernier baiser;
Il s'était endormi sans dire une parole
Dans les bras invaincus de l'ange du Néant
Et, pareille à la fleur qu'un vent fauche et qui vole,
Son âme s'élançait dans le ciel éclatant.
— A cette confession faite par son amie,
Son coeur s'était serré, comme pris d'un étau ;
Un mot de sa maitresse avait tranché sa vie
— Quelle femme d'un mot, ne fait pas un couteau?
Elle le contemplait là, sur ce lit, sa bière,
S'enivrant à loisir d'un sentiment d'effroi ;
Elle le contemplait, comme Judas put faire
Lorsqu'en se retournant, il vit le Christ en croi;
Les yeux daus ses yeux morts, immobile, en silence,
Comme un tigre accroupi qui vient de déchirer
Sa proie, et qui digère après une vengeance;
Elle le regardait — son Marco — sans pleurer !

Je ne sais pas alors quelle fût sa pensée
En voyant à jamais l'amour enseveli,
Ni quel désir lui vint, quelle ardeur insensée,
De poser un baiser dessus ce front pâli ;
Ce fut comme une rage et comme une morsure,
Elle colla sa lèvre à la lèvre du mort;
Son coeur à ce moment saigna sous la blessure
Et daus l'hymen défunt, passa comme un remord.
Oui, cette enfant sentit une tristesse immense,

Sur cet amour brisé son âme se voila
Et, pressant son amant, dans sa désespérance,
De ses yeux toujours secs, une larme coula!

Une larme! ô Marco, dors heureux dans la tombe,
Tu fus aimé ce soir! — Je sais une douleur
Plus forte — C'est un coeur croyant et qui retombe;
Toi, tu donnas ta vie en échange d'un pleur!

O femme! ange d'azur et nimbé de lumière,
Qui nous montre un espoir même en la trahison;
Et toi, coeur féminin, infâme cimetière,
Où nous laissons l'honneur, la vie et la raison;
O Femme! est il donc vrai, comme le dit Shakespeare,
Que ton désir changeant soit semblable au reflux
Et qu'ainsi que la mer, ton âme se retire,
Que l'amour envolé, tu ne nous connais plus?
Est il donc encor vrai, que toi, dont rien n'apaise
L'orgueil — Quant on te fuit, on te voit revenir
Et que tu viens t'offrir, ô matrone d'Ephèse,
Quand notre passion n'est plus qu'un souvenir?
O toi, que Dieu forma si charmante et si lâche,
Femme, dont les bras blancs sont un vivant lacet;
Pourquoi nous torturer sans remords, sans relâche
Et coudre notre coeur aux flancs de ton corset?
Pourquoi donc ce dédain, si pour toi l'on s'abaisse,

Qu'on prie à tes genoux, — pourquoi ta cruauté?
Pour revenir après, dès que l'on te délaisse,
Humilier l'amour devant ta lacheté?

Je ne sais — Mais si l'homme, hélas, peut te maudire,
Femme! Si quelque jour il meurt désesperé;
Mieux vaut encor pour lui son effrayant martyre
Et son dernier sanglot, que ton role abhorré!

P. P. C.

Pourquoi ce P. P. C.? mon cher, c'est la coutume,
Il faut être poli quant on n'est rien de plus;
Si mes vers t'ont lassé, veuille excuser ma plume,
Elle vient à présent t'adresser ses saluts.
Mon récit finit là, c'est la preuve certaine
Que j'ai compris trop tard qu'il était assommant;
Je n'ai tiré de lui qu'une forte migraine,
Hélas, mon vieil ami, tu vas en dire autant.
Que veux tu!.. lis ceci, puis souris à ma lyre,
Si faible qu'elle soit, elle a chanté mon coeur;
Ce n'est peut être rien ce que je viens d'écrire,
Mais sous mon vers boiteux, tu comprends ma douleur.
Ainsi c'est à toi seul que je viens donc soumettre
Mes chants désespérés: que m'importe après tout,
Que quelque sot m'épluche et cherche en l'exhamètre

Un hiatus et qu'il châtre une phrase à son goût.
Si j'écris, mon ami, c'est que je sens dans l'âme
Un sentiment profond qui cherche à s'épancher;
Je ne veux point l'effet, ma Muse ne réclame
Qu'un coeur ami du mien qu'elle puisse toucher.
Aussi ce n'est pas toi, connaissant ma paresse,
Qui viendra m'accuser de plagier quelqu'un;
Je hais, autant qu'on peut, cette étrange faiblesse,
Qui fait de l'écrivain, un voleur — c'est tont un.
Aller glaner partout, comme la Ruth antique,
Les épis du voisin, c'est un vilain métier;
Et savoir imiter la bonne foi punique,
C'est le fait d'un manant, comme disait Régnier.
Ah! pauvre Mathurin, gai faiseur de bravades,
Qui t'en allais rèvant la lune en plein midi,
Qui quittais les sonnets pour les estafilades,
Poëte, à tous ces fats, que leur aurais tu dit?
— Ma foi, peut être rien; dans ta langue railleuse,
Tu te moquais des gens, en les complimentant;
Et lorsqu'on t'avait lu quelque histoire ennuyeuse:
Tu riais à part toi, grand rimeur, grand enfant!

Je suis tout comme lui, cher Alfred, mon envie
Est d'apaiser mon coeur par les joyeux refrains;
Qu'en dis tu? — mieux valait la « chanson de ma Mie »
Et les sonnets d'amour, que mes alexandrins!

New York 1869.

LE

SONNET DE L'ESPOIR

—

Quand je la vis passer, songeuse,
C'était par un beau soir d'été;
Et j'entrevis la volupté
Quand je la vis, mon Amoureuse.

A ce moment, en vérité,
J'entendis dans mon âme heureuse,
Comme une voix délicieuse
Qui disait un hymme enchanté.

C'était la Vierge harmonieuse
Qui, sur nous, descend lumineuse
Et met sur nos fronts la clarté;

Qui nous sourit, mystérieuse
Et qu'on nomme, ô voluptueuse:
— L'Espérance où la Charité!

Bukharest — 1870.

LE

SONNET DE LA JALOUSIE

—

Je te hais, je t'adore, ô Femme
Qui viens de trahir ton serment;
Fuis loin de moi, je ne réclame
Que l'oubli, pour ton châtiment!

Ah, tu sus bien tisser ta trâme,
Encore aujourd'hui tu me ments;
Vas essuyer ton front, infâme,
Souillé des baisers d'un amant.

Dans mon coeur, ton amour bigame
A fait entrer, comme une lame,
Le plus exécrable tourment;

Dans ma lacheté, je proclame
Que toi, qui déchiras mon âme:
— Je t'aime et je meurs en t'aimant!

Vienne — 1869.

LE

SONNET DU SOURIRE

—

Elle m'aime, ô rève enchanté,
Son âme a déployé son aile
Comprenant l'ivresse immortelle,
Le désir et la volupté !

Elle a souri, mon infidèle —
Désespoir, regret éhonté,
Fuyez, partez loin de ma belle,
De mon amour, de sa beauté.

Ma passion, cette hirondelle,
S'envolait blessée, loin d'elle
Et je pensais la détester;

J'avais cru ma peine éternelle
Et mon coeur à l'espoir, rebelle:
— Un sourire a tout emporté!

Messine — 1870.

LE

SONNET DES LARMES

—

Je viens de quitter ma jeunesse
Ainsi qu'un convive harassé;
J'ai perdu jusqu'à ma maîtresse,
Oublié jusqu'à son baiser.

Ma mère est morte, et, sans caresse,
Pauvre orphelin, on m'a laissé;
Je n'ai connu que la détresse
Et les sanglots d'un coeur blessé.

Enfant, je crus à la tendresse
Et plus tard, j'ai cherché l'ivresse
Pour calmer mon coeur abusé;

Hélas, aujourd'hui, je confesse,
Que mon seul bien, c'est ma tristesse
Et de pleurer l'amour brisé!

Trébisonde — 1870.

MANETTE

CONTE

A MADAME VAN-DER-WOO

Vous m'avez dit, un soir, ô charmeresse,
Contez moi donc un récit, un roman,
Comme la femme en fait dans la jeunesse;
Récit d'amour dont on rève en dormant.
Pardonnez moi, je n'ai plus de courage,
Mon pauvre coeur, un jour, s'est envolé;
L'auriez vous vu, vous, sur votre passage,
Où donc est il, où donc est il allé?
— Ma chère enfant, où va le vent qui passe,
Où va le songe et le soupir discret,
Où va le mot que notre âme retrace,
Le souvenir et le triste regret?
Tout disparait, rien n'est certain, Madame,
Nous ne gardons qu'un doux parfum lointain,
Par un beau jour s'épanouit notre âme
Pour se briser, hélas, le lendemain. —

Aussi, croyez que ma plume est rebelle
A vous conter un récit de bonheur;
La Muse vole, emportant l'immortelle
Et mon espoir et la foi de mon coeur.
J'aurais pourtant assez mauvaise grâce,
Si, par le fait de ce pauvre chagrin,
Je refusais que mon esprit retrace
Un lai d'amour et quelque doux refrain.
Vous voudrez donc excuser ma tristesse,
Vous êtes bonne et savez la douleur,
Pour vous, ce soir, j'ai chassé ma paresse;
Ainsi soyez indulgente à l'auteur.

Vous saurez donc, Madame et chère blonde,
Qu'en un pays dont je tairai le nom,
Vivait heureuse en se moquant du monde
Une fillette: on l'appellait Manon.
— Mais avant tout, il me faut vous le dire,
Mon conte bleu se passe au bon vieux temps;
Ce temps heureux dont on a tort de rire,
De celui ci, pourrait on dire autant? —
Mais il n'importe; à coup sur, l'aventure
Est fort ancienne, aujourd'hui cependant,
Sans aller loin, on pourrait, je vous jure,
En rencontrer quelquefois le pendant.
— Car tout est vieux et la plainte éternelle
Et l'Espérance et la Foi, ce flambeau,

Mais tout renaît, notre âme est immortelle;
L'amour vieillit, il est toujours nouveau. —

Mais pardonnez à mon peu de mémoire;
En ergotant au milieu du récit,
Vrai, j'oubliais que c'était une histoire
Que j'ai promis de vous conter ici.
Apprenez donc, qu'un beau jour, la Manette
Vint à songer qu'elle avait ses quinze ans,
Des cheveux d'or, une bouche coquette,
Le nez en l'air et ses trente deux dents.
Vous comprenez qu'après cette expertise
Manon pensa le moment arrivé...
— Vous savez bien ce que la convoitise
D'une fillette, en un jour, peut rêver —
Elle se dit que c'était peu de chose,
D'avoir l'oeil vif et le minois fripon :
Si l'on n'osait aller « cueillir la rose »
Et coudre un coeur au bas de son jupon.

Or ce jour là, passait, gai de jeunesse,
Un grand garçon qui n'avait pas vingt ans;
— Vingt ans! c'est l'âge où l'on a la tendresse,
Où le coeur rit au soleil du printemps —
Il s'en allait, retournant au village,
En écoutant la chanson des oiseaux

Et les Sylvains qui, sous le vert feuillage,
Sifflaient gaiement à travers les roseaux;
Or le galant rêvait à son amie,
A son espoir éclos un jour de Mai,
Comme Pérette, il escomptait la vie
Tout en songeant à celle qu'il aimait...
Quand tout à coup:
D'où viens tu donc, compère?
Fit la Manon — n'aurais tu par bonheur,
Vu près d'ici, ce qui me désespère,
Sur le chemin, errer mon triste coeur?
Je l'ai perdu, tu comprends mon martyre.
Disant ces mots, la fillette lançait
Un long regard avec un doux sourire,
Sur le galant, qui, confus, se taisait.
— Un coeur, Manon, on ne perd autre chose
Fit il enfin, c'est un bon débarras;
Où s'en fût il? et quelle est donc la cause,
D'un tel chagrin: tu le retrouveras.
— Hélas, ami, repartït la Manette,
Il était jeune, enthousiaste et constant;
Le connais tu?
Qui connait, blondinette,
Pourquoi la fleur qui naît, en un instant
Va s'éffeuiller? or ton coeur, ma petite,
Est tout semblable à la rose des vents;
Il court, revient, hélas, il mourra vite
A dédaigner ce qu'il aimait avant,

Je n'en veux pas! j'aime ailleurs...
Ah, dit elle,
Je vaux pourtant une infidélité;
Viens près de moi, regarde, je suis belle
Et sais aimer.
C'est une qualité,
Fit le garçon, mais je vais te surprendre,
Ajouta-t-il assez embarrassé;
Un coeur donné ne doit pas se reprendre
Et tu sauras que le mien est placé;
Ainsi, pardon ma charmante coquette
Et grand merci.
Veux tu m'aimer, veux tu?
Reprit Manon tout en baissant la tête.
— Non, dans l'amour, je suis assez têtu,
Ainsi va t'en.
Pas avant de te dire:
Que je te veux, et, qu'il faut qu'un garçon
Soit bien poltron pour trembler d'un sourire
Et pour aimer, faire autant de façon.
Vois, j'ai quinze ans et mon regard te brûle,
De mes bras nus je ferai ton berceau;
J'offre l'amour, enfant et tu recule,
— Ma foi, je vais te prendre pour un sot:
Allons, viens donc . . . .

Oh l'étrange aventure!
Le pauvre diable en perdit la raison;

Et sans songer qu'il se rendait parjure,
Il consentit à la folle leçon
Par un baiser — Que voulez vous, Madame,
Le sieur Joseph est mort depuis longtemps;
On n'en fait plus comme lui, sur mon âme
Et c'est heureux pour nous, ses descendants.
Car c'est aisé d'oublier par surprise
Et son esprit et son coeur, si l'on veut;
Mais son... j'allais vous dire une sottise —
Mais son manteau! non cela ne se peut.
Pauvre Joseph! aux saintes Ecritures
On a décrit ton triste événement,
Pour témoigner que les races futures
Riront de toi considérablement.

Mais je reviens à l'histoire amoureuse:
Voici Manon, qui, sans plus de détour,
Vint à rougir et tremblante et peureuse
De ses bras blancs, fit un collier d'amour!
Ce qu'il advint, je ne pourrais l'écrire,
Contentez vous seulement de savoir
Qu'on échangea deux coeurs dans un sourire
Et qu'en partant, on se dit: au revoir.

Deux jours après, au mois des primevères,
On eût pu voir les amants enlacés,

Le ciel aux yeux, oubliant les misères
Et les chagrins dans les ardents baisers.
Mais cependant, en ce jour, la fillette
Avait changé son refrain et son chant;
Et sans remord, elle restait muette,
Le regard froid et le souris méchant.
— Qu'as tu, dis moi, mon adorable amie?
Fit tout à coup le pauvre jouvenceau;
Vois, le bon Dieu nous sourit, ma chérie,
Et notre amour est chanté par l'oiseau.
Viens près de moi partager ma tendresse,
Ce que je sens, je ne puis l'exprimer;
Viens m'entourer et me verser l'ivresse,
Je t'aime, enfant, ne veux tu pas m'aimer?
Lors la Manon:
Réponds moi, je te prie,
Tu ne chéris que moi seule, aujourd'hui?
L'ancien amour, comme une fleur flétrie,
S'est effeuillé — dis, c'est vrai?
Sur Celui
Qui, dans les cieux, maudit quant on parjure,
Sur ce que j'ai, Manon, de plus sacré,
Sur mon honneur, sur ma foi, je te jure:
Mon coeur est tien, je te l'ai consacré
Pour toujours!..
Vrai?
Bien vrai.
C'est autre affaire,

En ce cas là, repartit la Manon;
Dès que tu m'aime, il n'est plus nécessaire
De t'adorer; veux tu savoir mon nom?
Pauvre garçon, on m'appelle: Inconstance!
Je suis heureuse, ami, de t'avoir plu,
Mais c'est assez de chanter la romance
Pendant deux jours — je ne te chéris plus.
Oui, c'est ainsi, c'était une folie,
J'ai voulu voir si tu pouvais m'aimer;
Tu m'as aimé — j'ai passé mon envie,
Et sans regret, mon coeur s'est refermé.

Adieu donc, souviens toi qu'une femme
Ne veut jamais ce qu'elle a délaissé;
Elle est changeante et sait mettre en son âme,
L'amour nouveau sur un amour passé.
Et sache encor, que la seule manière
Pour la toucher, ce n'est pas un baiser;
Ni les sanglots, les plaintes, la prière,
Ni dévouement — il faut la mépriser!

Yokohama — 1864.

Adieux

—

Muse, adieu, pars pour l'exil,
Mon âme a suivi l'avril
De ma jeunesse amoureuse;
Hélas, quand le coeur s'est tu,
O Mignonne, voudrais tu
Chanter la tendresse heureuse?

Mets ces vers, vers d'un enfant
Qui sût souffrir en aimant,
Dans la main de chaque femme.
Et dis leur qu'il n'est plus rien,
L'amour parti — ce seul bien —
Que la cendre au lieu de flamme.

Ce livre est un souvenir,
Hélas, où mon avenir
Ira t'il? — Où va mon âme?

Venise — 1870.

INDEX

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

[illegible] Paul Mari. — *Chronique du [illegible] Siècle*
Isaac le Castrat
José le Tueur — *Roman péruvien*
Une Fille [illegible]
Tama — *Roman japonais*

CHASSES ET VOYAGES

—

[illegible] Chine et Japon
Expédition au Temple du Soleil
Récits de Chasses

ÉTUDES HISTORIQUES

—

Le Japon contemporain